LES EXPÉDITIONS DES ARABES CONTRE CONSTANTINOPLE

DANS L'HISTOIRE ET DANS LA LÉGENDE,

PAR

MARIUS CANARD.

Après la destruction de l'empire perse, les Arabes, reprenant à leur compte la lutte séculaire de l'Orient contre l'Occident, dirigèrent contre l'empire byzantin de nombreuses expéditions dont quelques-unes les amenèrent jusque sous les murs de Constantinople. Elles furent particulièrement importantes sous les Omeyyades et continuèrent avec moins de fréquence et de succès sous les Abbasides. Après le déclin du califat abbaside, Sayf al-Daula, le Ḥamdanide d'Alep, fait encore des incursions sur le territoire de l'empire[1]. Mais il a affaire à forte partie : Nicéphore Phocas va s'emparer de sa capitale, et les grands empereurs de la dynastie macédonienne arrivent à reconquérir une grande partie de leurs anciennes

[1] Lors de la fameuse expédition du saut, en 339/950, il s'avança jusqu'à sept jours de marche de Constantinople. Freytag, *Zeit. der deutsch. morgenl. Gesellschaft*, XI, 1857, p. 188. Cf. Schlumberger, *Nicéphore Phocas*.

possessions. Puis viennent les Croisades. La marche sur Constantinople paraît interrompue. Elle ne sera reprise, cette fois avec succès, que par les Turcs.

Les guerres arabo-byzantines ont été étudiées, d'un point de vue strictement historique et chronologique, par Wellhausen[1], pour la période omeyyade. Brooks[2], d'autre part, a traduit et annoté un certain nombre de passages extraits des historiens arabes et relatifs aux luttes qui eurent lieu entre les années 641 et 813 de l'hégire. Nous ne nous occuperons ici que des expéditions qui ont atteint Constantinople ou ont eu pour but la conquête de la capitale byzantine. Nous examinerons, à côté des traditions historiques, les traditions plus ou moins légendaires éparses dans les annalistes musulmans ou chrétiens, dans les géographes arabes, dans le Kitāb al-Aġānī ou l'ʿIkd al-Farīd, dans le hadīṯ. Leur abondance atteste le travail de l'imagination populaire autour des faits historiques : la légende d'Abu Ayyub al-Anṣārī, par exemple, s'est singulièrement développée. Peut-être ce travail n'a-t-il pas été sans influer sur la formation des contes héroïques de la geste musulmane, et nous serons amené en terminant, à passer brièvement en revue les romans de chevalerie, où l'on trouve le thème de la lutte contre les Byzantins, et en particulier de l'expédition contre Constantinople.

Les Omeyyades.

Les expéditions contre Constantinople exigeaient une flotte. Elles eurent donc lieu principalement à l'époque où les Arabes

[1] *Die Kämpfe der Araber mit den Romäern in der Zeit der Umaijiden* (*Nachr. der kgl. Gesell. der Wiss.*, de Göttingen, Phil. hist. Kl., 1901, p. 414 et suiv.)

[2] *Journal of Hellenic Studies*, XVIII, 1898, p. 182 à 208; XIX, 1899, p. 19 à 33. *English historical Review*, XV, 1900, p. 728-747; XVI, 1901, p. 84-92.

pouvaient mettre sur pied une marine importante. Masʿūdī le fait justement remarquer : « C'est par cette entrée du détroit (Abydos) que fut assiégée Constantinople au temps où les Musulmans possédaient une flotte et envoyaient des expéditions contre les Roums, des frontières de la Syrie et de l'Égypte[1].

Muʿāwiya.

L'expédition de 34/655. — Muʿāwiya, qui fut l'âme des premières guerres contre les Byzantins, avait compris l'importance d'une flotte et d'expéditions maritimes auxquelles répugnaient les Arabes. Après l'expédition de Chypre, au temps où il était gouverneur de Syrie sous le calife Oṯmān, il en dirigea une contre Constantinople même. L'événement principal en fut une rencontre navale entre la flotte grecque et la flotte égyptienne, commandée par ʿAbd Allah bin Abī Sarḥ[2]. Elle est connue sous le nom de Bataille des Mâts (Ḏāt al-Ṣawāṛī). Wellhausen a montré[3] qu'elle eut lieu en 34/655[4], et non en 31, date indiquée par Wāḳidi[5], comme il ressort de la

[1] Masʿūdī, *Livre de l'Avertissement*, trad. Carra de Vaux, p. 195; texte, p. 141. Cf. *Prairies*, II, 318.

[2] Et non Abu' l-Aʿwar, comme le dit Théophane (*Chronographia*, éd. de Boor, *A. M.*, 6146, p. 345), Ἀβουλαβάρ.

[3] *Op. cit.*, p. 420.

[4] Théophane, *A. M.*, 6146. La date de 34 est celle que donnent également Abū Maʿšar *apud* Ṭabarī, éd. de Goeje, I, 2865; Masʿūdī, *Avertissement*, p. 217; Ibn ʿAbd al-Ḥakam, éd. Torrey, p. 189-191 (cf. Maḳrīzī, *Mawāʿiz*, éd. Wiet, III, 2ᵉ part., p. 163 et suiv., où Maḳrīzī reproduit le récit d'Ibn ʿAbd al-Ḥakam). Selon d'autres traditions, il y eut également une expédition contre Constantinople en 32 : Ṭabarī, I, 2888 (expédition de Muʿāwiya avec sa femme ʿĀtika ou Fāḫita). Yaʿḳūbī, éd. Houtsma, II, 195; l'Arménien Sebeos, *Hist. d'Heraclius*, trad. Macler, III, 36. Ce dernier montre Muʿāwiya, qui était venu par terre, entrant à Chalcédoine, et la flotte détruite par une tempête en vue de cette ville. Il y a confusion avec une expédition postérieure. Il s'agit peut-être dans tous ces faits d'une seule et même expédition. La confusion tient à ce qu'il y eut tous les ans des raids plus ou moins importants.

[5] *Apud* Ṭabarī, I, 2868.

comparaison avec les mêmes faits rapportés par Théophane [1].

Les Grecs, avec l'empereur Constans, fils d'Héraclius, furent battus sur la côte de Lycie, à un endroit nommé Phœnix. Ce fut une défaite retentissante que les annalistes chrétiens ne dissimulent pas. Théophane la compare à la catastrophe du Yarmūk [2]. Chacun des deux partis se prépara à la lutte pendant la nuit par des prières [3]. Le combat fut violent : des deux côtés on constate qu'il y eut un grand nombre de tués et que le sang couvrit la mer [4]. L'empereur Constans dut s'enfuir honteusement sous un déguisement [5]. La tradition arabe dit même qu'il fut blessé : mais cela tient à ce que, d'après Théophane, les Arabes prirent pour l'empereur l'homme qui s'était revêtu des vêtements impériaux pour favoriser la fuite de Constans [6]. Théophane fait aussi ressortir le dévouement d'un jeune chrétien de Tripoli, qui, après avoir essayé de détruire les préparatifs arabes en Syrie, s'était enfui chez les Grecs : dans la bataille, ce fut lui qui fit passer l'empereur sur un autre navire, et montant sur le navire impérial, y combattit courageusement jusqu'à la mort.

La défaite de Constans lui avait d'ailleurs été annoncée par

[1] P. 345 et suiv.

[2] P. 332.

[3] Ṭabarī, I, 2870 : فباتوا [الروم] يضربون بالنواقيس وباتوا المسلمون يصلون ويدعون الله.

[4] Théophane, p. 346 : *συγχιρνᾶται ἡ θάλασσα τῷ αἵματι τῶν Ῥωμαίων*. Ṭabarī, I, 2868 : رجعت الدماء على الماء تضربها — ان الدم الغالب على الماء الامواج وطرحت الامواج جثث الرجال ركاما.

[5] Théophane, p. 344, cf. Michel le Syrien, trad. Chabot, II, p. 445-446; Cedrenus, *P. G.*, Migne, p. 122 : *διασωθεὶς ὑπέστρεψε μετ' αἰσχύνης ἐν Κωνσταντινουπόλει*. Il s'enfuit à Constantinople et non en Sicile comme le disent Ibn 'Abd al-Ḥakam (p. 191, seconde tradition), Mas'ūdī, *Avertissement*, p. 217 et Agapius de Manbij, *Patrologie orientale*, VIII, p. 484. Cf. Théophane, *A. M.*, 6160, p. 351-352.

[6] Théophane, 346, 16.

un songe : il avait rêvé qu'il se trouvait à Thessalonique, et ce nom avait été considéré comme de mauvais augure, car on pouvait l'interpréter par θὲς ἄλλῳ νίκην « laisse à un autre la victoire »[1].

Cette victoire semble avoir surpris les Arabes. Ils étaient inquiets avant d'engager la bataille. La moitié des hommes étaient descendus à terre quand on annonça l'arrivée de la flotte grecque[2]. L'émir était désemparé : ce fut un Médinois qui le réconforta. On commença par lancer des traits, puis des pierres; enfin les navires furent attachés les uns aux autres par des chaînes pour que l'on pût combattre à l'épée. Le navire de l'émir faillit ainsi être entraîné par un navire ennemi et ne fut sauvé que grâce à un nommé ʿAlkama bin Yazīd qui parvint à couper la chaîne d'un coup d'épée[3]. Mais ce mode de combat était à l'avantage des Arabes : dès que Constans en eut été informé, il eut le sentiment de la défaite irrémédiable[4].

D'après Wāķidī[5], ce fut en vertu d'une convention que les navires furent attachés ensemble, un grec et un arabe. La proposition dut sans doute venir des Arabes, qui voulaient transformer le combat naval en un combat terrestre, car ils se sentaient plus soldats que marins[6]. D'après une autre tradition, également rapportée par Ṭabarī, ils auraient offert de combattre sur terre, mais les Grecs auraient préféré la mer. Peut-être y eut-il aussi un combat sur terre : le récit très bref

(1) Id., *ibid.*, *ὦ βασιλεῦ, εἴθοις μὴ ἐκοιμήθης, μήτε ὄνειρον εἶδες· τὸ γὰρ εἶναί σε ἐν Θεσσαλονίκῃ « θὲς ἄλλῳ νίκην » ἐγκρίνεται, τοῦτ' ἔστι πρὸς τὸν ἐχθρόν σου ἡ νίκη τρέπεται.*

(2) Ibn ʿAbd al-Ḥakam, p. 190, 3-4, avec Busr bin Abī Arṭāt.

(3) Ibn ʿAbd al-Ḥakam, 190, 23.

(4) Id., *ibid.*, 190, 18-19 : ربطوا المراكب بعضها ببعض يقتتلون بالسيوف قال غُلِبَ الروم.

(5) Ṭabarī, I, 2868.

(6) Cf. sur l'aversion des Musulmans pour la mer, Reinaud, *J. A.*, IVe série, 12, 1848, p. 232.

d'Agapius de Manbīj semble l'indiquer; il montre Constans marchant (par terre sans doute) contre Abū'l ʿŪd qui était entré à Phœnix et avait ravagé le pays, et envoyant par mer son frère Yakut (Théodore?)[1].

Dans la tradition turque que donne Leunclavius[2], il s'agit d'une bataille à la fois navale et terrestre; il la place inexactement à la fin de l'expédition postérieure où mourut Abū Ayyūb, et qui, dit-il, dura sept ans. Mais l'exposé des faits montre bien qu'il s'agit de la rencontre de Ḏāt al-Ṣawārī. Les Arabes, après avoir levé le siège de Constantinople, furent poursuivis par la flotte grecque et livrèrent un combat naval qui dura un jour et une nuit. Commandés par ʿAbd Allah bin Abī Sarḥ (Abdulla Sarchæ filius), ils accrochèrent les vaisseaux grecs à l'aide de grappins et s'emparèrent de plusieurs. Le combat fut sanglant[3]. A la fin, les Grecs, cernés sur mer, voulurent s'enfuir en débarquant. Mais les Arabes abordèrent également et les poursuivirent sur terre. Ce fut pour les Grecs un désastre tel que l'empereur se serait tué de colère et de douleur en apprenant la nouvelle. Il s'agit donc bien là de la bataille de Ḏāt al-Ṣawārī, bien que l'auteur ait déjà parlé d'un combat à Phœnix dans son récit de la première expédition arabe[4].

Le nom de Ḏāt al-Ṣawārī ou Ḏū'l-Sawārī (Ibn ʿAbd al-Ḥakam) est expliqué par Wellhausen comme un nom de lieu[5]:

[1] Agapius de Manbij, *Patrologie orientale*, VIII, p. 480.

[2] Leunclavius (Löwenklau), *Historiæ musulmanæ Turcorum libri XVIII*, Francfort, 1596, p. 39 et suiv. Leunclavius est un savant allemand mort en 1593 qui vécut longtemps en Turquie. Cité dans Mordtmann, *Encyclopédie de l'Islam*, I, p. 889-890. Cf. *Der Islam*, XIII, p. 152.

[3] «Ut ipsa maris superficies, præ sanguinis effusa copia, purpureum colorem indueret.»

[4] Leunclavius, p. 37. Plus loin il signale aussi un grand combat naval et terrestre lors de la poursuite de Maslama, battant en retraite, par les Grecs. Ceux-ci furent bousculés et jetés à la mer après trois jours de lutte. (Pour Maslama, cf. *infra*, p. 80 et suiv.)

[5] P. 420, d'après Théophane, 385 (cf. Nicéphore, *Breviarium*, éd. de

c'est le pays des mâts. Les Arabes l'entendent tantôt comme un nom de lieu[1], tantôt comme le nom de l'expédition elle-même[2]. Cette appellation reste obscure. On pourrait invoquer en faveur du nom de lieu la tradition qui veut qu'un combat ait eu lieu aussi sur terre.

Il ne semble pas que Muʿāwiya ait profité de cette victoire pour attaquer Constantinople, bien que l'expédition fût dirigée contre la capitale[3]. Théophane dit seulement que Muʿāwiya marcha sur Césarée de Cappadoce. Aussi ne peut-on parler à cette occasion d'un siège de Constantinople par Muʿāwiya[4]. Mais désormais, la route était ouverte pour de nouvelles expéditions et la force des Arabes bien démontrée.

L'expédition de Yazīd et Abū Ayyūb. 48-49/668-669. — Nous passons maintenant sur une autre expédition, celle de Busr bin Abi Arṭāt, qui, d'après Wāḳidī[5], aurait poussé jusqu'à Constantinople en 43/663, pour arriver à celle que firent

Boor, p. 50). Phœnix est le pays des mâts, un lieu couvert de cyprès d'où les Arabes tiraient du bois pour leurs navires, et que les Grecs avaient pour cette raison un intérêt particulier à ne pas laisser tomber entre leurs mains. C'est ce nom, dit Wellhausen, qui a sans doute induit Wāḳidī à dire que les navires furent attachés par les mâts. (Ṭabari, I, 2868 : يعنى صواريها.)

(1) Ibn 'Abd al-Ḥakam, p. 190, 3 : لما نزل ذا الصوارى. Ṭabari, I, 2870, 2 et 11.

(2) Mas'ūdi, *Avertissement*, p. 217; Ibn 'Abd al-Ḥakam, p. 190, 1 : غزا ذا الصوارى; Maḳrizi, *op. cit.*, V, p. 70 et n. 8 : انما سميت غزوة ذى الصوارى لكثرة صوارى المراكب واجتماعها. M. Wiet a eu l'obligeance de nous communiquer les bonnes feuilles de son tome V de Maḳrīzī d'où nous tirons cette citation. Nous le remercions également de nous avoir signalé les hadīṯ sur la conquête de Constantinople du Muntaḫab Kanz al-'Ummāl (*infra*).

(3) Théophane, p. 345, 17. (Cf. Ṭabari, I, 2888.)

(4) Guy Le Strange, *Eastern Caliphate*, p. 137. «Mu'āwiya raided across Asia Minor and attempted to take Constantinople, first by assault, and then by siege, which last he had to raise when news came of the murder of the calife Othman.»

(5) Ṭabari, II, 27. Cf. Ya'ḳubi, II, 285 : ce dernier ne dit pas qu'il soit allé jusqu'à Constantinople. De même Agapius, *Patr. Or.*, VIII, p. 491.

Faḍāla, puis Yazīd, fils de Muʿāwiya accompagné de Abū Ayyūb al-Anṣārī. Elle est célèbre dans les annales de l'islām et paraît être la première en date qui aboutit à un siège de Constantinople[1].

D'après Wellhausen[2], les faits historiques se réduisent à ceci : Muʿāwiya en 48, envoya une expédition conduite par Faḍāla bin ʿUbayd al-Anṣārī pour porter secours au stratège d'Arménie, Saborios, révolté contre Constans. Mais quand il arriva, Saborios était mort[3], la concorde rétablie parmi les Grecs et Constantin IV Pogonat proclamé empereur. Il hiverna à Chalcédoine et réclama du secours. Muʿāwiya lui envoya son fils Yazıd. De concert, ils assiégèrent la ville pendant tout le printemps de l'année 49 et repartirent pendant l'été sans avoir obtenu de succès.

Théophane[4], dans le récit de ces événements, ne parle pas d'un siège de Constantinople. Les Arabes pillèrent seulement Chalcédoine, dit-il[5]. Il s'étend surtout sur la rébellion de Saborios et sur les tractations qui eurent lieu entre Muʿāwiya d'une part, et les envoyés respectifs de Saborios et de Constantin, le futur empereur, d'autre part. Il rapporte quelques traits curieux. Au moment où Sergios, l'envoyé de Saborios, est assis, en conversation avec Muʿāwiya, arrive le cubiculaire Andréas, ambassadeur de Constantin. Sergios, par habitude,

(1) Cf. Masʿūdī, *Avertissement*, p. 193.

(2) P. 422.

(3) Victime d'un accident de cheval. Théophane, *A. M.*, 6159, p. 350, 23-26.

(4) P. 348 et suiv., *A. M.*, 6159.

(5) Cf. Agapius, *Patr. Or.*, VIII, p. 488. Il ressort cependant des sources citées par Wellhausen, p. 422, et notamment de la chronique syriaque de Nöldeke (*Z. D. M. G.*, 1875, p. 96 et suiv.) qu'il y eut bien un siège, puisqu'on voit la foule des réfugiés faisant une sortie hors de Constantinople malgré l'empereur et décimés par les Arabes. Il faut observer pourtant qu'aucune source ne parle d'une flotte arabe, pourtant nécessaire au passage du détroit.

se lève quand il entre. Mu'āwiya s'en étonne et, après l'entrevue, lui en fait reproche. Le lendemain Sergios change d'attitude[1]. Mu'āwiya promet sans pudeur son concours à celui qui lui offre le plus; il demande beaucoup[2] et c'est finalement le rebelle qui l'emporte.

L'armée arabe, à Chalcédoine, souffrit beaucoup de la famine et de la maladie. C'est à ce moment que se place l'épisode bien connu de Yazīd, rapporté par de nombreux auteurs arabes[3]. Yazīd préférait les douceurs de l'arrière aux dangers du front. Dans sa résidence de Dayr Murrān[4], il déclamait les vers suivants qu'à une autre époque, on eût pu qualifier de défaitistes : «Mollement étendu sur des tapis, vidant à Dayr Murrān la coupe du matin, à côté de 'Umm Kulṯūm, — je me soucie, ma foi, fort peu des ravages de la vérole et de la fièvre parmi nos troupes à Chalcédoine[5].» Les sentiments de Yazīd auraient indisposé Mu'āwiya, qui les jugeait sans doute peu dignes d'un futur calife, et il envoya à son fils l'ordre de rejoindre le camp du Bosphore.

L'armée de Yazīd, réunie à celle de Chalcédoine, alla assiéger Constantinople. Il y eut devant une porte de la ville, des combats auxquels prit part Yazīd, selon le récit du Kitāb al-Aġānī. «Yazīd aperçut deux ṭentes recouvertes de brocart[6].

[1] Théophane, p. 349 : *μηκέτι προσκυνήσῃς τῷ Ἀνδρέᾳ, ἐπεὶ οὐδὲν ἀνύσεις*, dit Mu'āwiya à Sergios. Le lendemain celui-ci dit à Andréas : *οὐκ ἐπεγείρομαί σοί, ὅτι οὐκ ἀνὴρ εἶ, οὐδὲ γυνή*. Cf. Michel le Syrien, II, p. 451 et suiv.

[2] *Τὴν εἰσφορὰν τῶν δημοσίων παρέχειν τοῖς Ἄραψιν*. Cf. Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, XI, p. 400-404.

[3] Ya'ḳūbī, II, 272; *'Iḳd al-Farīd*, éd. du Caire, II, 1316, 213; *Kitāb al-Aġānī*, 2° éd., XVI, 33; Mas'ūdī, *Prairies*, V, 62; Ibn al-Aṯīr, éd. du Caire, 1301, III, 231; Yaḳūt, *Geogr. Wörterbuch*, éd. Wüstenfeldt, II, 697. Cf. Lammens, *Mél. de la Fac. Or. de Beyrouth*, III, 1, p. 306.

[4] Dans le voisinage de Damas Voir l'article du P. Lammens dans l'*Encyclopédie de l'Islam*.

[5] Trad. Lammens, *M. F. O. B.*, III, 1, p. 306. Sur 'Umm Kulṯūm, l'épouse de Yazīd, voir le même passage.

[6] ديباج. Cf. Barbier de Meynard, *J. A.*, 9, 1907, p. 381.

Toutes les fois que les musulmans chargeaient l'ennemi, il s'élevait de l'une des tentes des bruits de tambourins, de timbales et de flûtes. Quand les Roums chargeaient, les mêmes bruits s'élevaient de l'autre tente. Yazīd ayant demandé ce que cela signifiait, on lui dit : « L'une des tentes est celle de la fille « du roi des Roums, l'autre celle de la fille de Jabala bin al- « Ayham; chacune d'elles témoigne sa joie des exploits de son « parti [1]. — Eh bien, dit Yazīd, je vais donner de la joie à la fille « de Jabala ! » Et aussitôt, rassemblant ses troupes, il chargea, mit les Roums en fuite et les força à se réfugier dans la ville. Il frappa la porte de la ville de la massue qu'il avait à la main, de coups si répétés, qu'elle se fendit. Une plaque d'or y fut clouée qui s'y trouve encore aujourd'hui [2]. » C'est là une légende amusante; elle ne suffit pas pour faire décerner à Yazīd le titre de « fatā al-ʿArab » qui lui est donné dans des traditions rapportées par Ibn al-Aṯīr et Ibn Hajar pour sa conduite devant Constantinople [3].

La légende d'Abū Ayyūb. — Avec Yazīd étaient partis pour Constantinople plusieurs personnages illustres de l'islamisme,

[1] Cf. un trait semblable à la bataille du Yarmūk à propos d'Abū Sufyān faisant des vœux pour la victoire des Grecs. Ṭabarī, I, 2348-2349 (Caetani, *Annali*, III, p. 551); *Aġānī*, VI, 96.

[2] *Kitāb al-Aġānī*, XVI, 33. — Jabala bin al-Ayham est un descendant de la famille des phylarques ġassanides de Jafna. Il combattit au Yarmūk du côté des Grecs (cf. Nöldeke, *Die ghassanischen Fürsten aus dem Hause Gafna's* dans *Abhandl. der Berl. Ak. der W.*, 1887, II, p. 45-46). L'histoire de sa conversion à l'islām au temps d'ʿOmar, de son abjuration, de sa fuite à Constantinople et de ses regrets est contée de façon romanesque dans l'*Aġānī*, XIV, 4-7, et l'ʿ*Iḳd*, I, 100-101. Aucun de ces deux textes ne parle de sa fille. ʿOmar, puis Muʿāwiya, se seraient efforcés sans succès de le faire rentrer en pays musulman. D'après Nöldeke, son séjour à Constantinople est incertain, d'autres sources indiquant qu'il s'était retiré en Cappadoce. Cf. Caetani, *Annali*, III, p. 551 et suiv., 562, 936; IV, p. 506; V, p. 194 et suiv.

[3] Ibn al-Aṯīr, III, 231; Ibn Hajar, éd. de la *Bibl. indica*, II, 13, not. 2779. Ce titre lui est décerné à propos de la mort héroïque devant Constantinople

Ibn ʿAbbas, Ibn ʿOmar, Ibn al-Zubayr et Abū Ayyūb al-Anṣārī[1]. Autour de ce dernier devait se former un important tissu de légendes.

Abū Ayyūb avait hébergé le prophète à Médine. Il avait pris part, au temps de Moḥammed, à toutes les expéditions sauf une et ne se pardonnait pas d'avoir une fois manqué à son devoir[2]. Aussi accepta-t-il, malgré son grand âge, de partir avec Yazīd. Celui-ci espérait ainsi attirer une bénédiction spéciale sur son expédition[3]; peut-être l'emmenait-il aussi parce qu'un hadīṯ prédisait que Constantinople serait prise au temps d'un des compagnons du Prophète[4].

Abū Ayyub tomba malade en cours de route. Il dit alors à Yazīd qui était venu le voir : « Quand je serai mort, emporte-moi avec toi aussi loin qu'il te sera possible d'avancer en territoire ennemi, et lorsque tu ne pourras aller plus loin, enterre-moi sur place[5]. » D'après une autre tradition, Abū Ayyub tomba malade quand l'armée arriva au détroit, et dit à Yazīd : « Conduis-moi aussi loin que tu pourras dans le pays des ennemis, car j'ai entendu l'Envoyé de Dieu dire qu'un saint homme serait enterré sous les murs de Constantinople, et j'espère que je serai cet homme[6]. » Il fut enterré sous les murs de la ville[7].

d'ʿAbd al-ʿAzīz bin Zurâra. Quand Muʿāwiya annonça la mort de ce dernier à son père, il lui dit : مات فتى العرب. — Lequel ? répondit le père, mon fils ou le tien ? — Un combat devant la porte de Constantinople est également mentionné dans Ibn Hajar, I, p. 833, not. d'Abū Ayyūb. Quant au trait de Yazīd frappant la porte de sa massue, cf. *infra*, p. 94, n. 2, l'épisode d'ʿAbd Allah bin Ṭayyib lors du siège de Maslama.

(1) Ṭabarī, II, 86; Ibn al-Aṯīr, III, 231.

(2) Ibn Saʿd, *Tabaḳāt*, III, 2, p. 49-50. Cf. Ibn Hajar, I, 832.

(3) Ḳaramānī, *Aḫbar al-Duwal*, en marge d'Ibn al-Aṯīr, éd. du Caire, 1290, VI, p. 2 : فكان اخذه معه يزيد بن معاوية لغزو بلاد الروم للبركة.

(4) Tirmidī, *Saḥīḥ*, II, 36 : تفتتح [القسطنطينية] فى زمان بعض اصحاب النبى, cité par Lammens, *M. F. O. B.*, III, 1, p. 308.

(5) Ibn Saʿd, Ibn Hajar, *loc. cit.*

(6) *ʿIḳd*, II, 213.

(7) Ibn Saʿd, III, 2, 50; Ṭabarī, III, 2324; *ʿIḳd*, II, 213; Ibn Kutayba,

D'après certaines traditions, Yazīd fit passer la cavalerie à l'endroit où il fut inhumé[1] pour dissimuler sa tombe aux ennemis. La mort d'Abū Ayyub n'échappa pas aux ennemis, dont le roi exprima son étonnement que Yazīd laissât là le corps d'un des compagnons du Prophète et fit entendre que, aussitôt les Arabes partis, la tombe serait profanée. Yazīd répliqua que, en ce cas, il se vengerait sur les chrétiens de son pays : « Si j'apprends qu'il a été exhumé et qu'on a mutilé son corps, je ne laisserai pas en terre arabe un seul chrétien vivant ni une seule église debout[2]. » L'empereur promit alors de respecter la tombe; il l'orna ensuite d'un monument à coupole qu'on ne cessa d'embellir. Beaucoup d'auteurs signalent que son tombeau fut l'objet d'une grande vénération et de visites pieuses de la part des Grecs. Ils s'y rendaient pour y faire des prières à l'effet d'obtenir de la pluie en temps de sécheresse et mettaient le tombeau à découvert, comme cela se pratique en pays musulman, afin de faciliter l'intercession d'un saint auprès de Dieu[3].

Il n'est pas étrange que les Arabes attribuent aux chrétiens le rite de l'istiskā' ou prières pour la pluie. Cette coutume n'est pas spécialement musulmane. Mais il est curieux qu'ils fassent vénérer leurs héros par leurs propres ennemis. Cependant le fait n'est pas isolé. « Al-Baṭṭāl est un des musulmans

Kitāb al-Ma'ārif, 140; Mas'ūdī, *Prairies*, V, 62; Ibn al-Aṯīr, III, 231. De même : Moṭahhar bin Ṭāhir al-Maḳdisī, *Livre de la Création et de l'Histoire*, trad. Huart, V, p. 123 : p. 122; Ḳaramānī, *loc. cit.*

(1) Ibn Ḳutayba, *loc. cit.*; Ibn al-Aṯīr, *'Usd al-Gāba*, V, 143; cf. Ibn Sa'd, p. 49 : اذا صافقتم العدو فادفنوني تحت اقدامكم.

(2) *'Iḳd*; cf. Ibn Ḳutayba; Ḳaramānī.

(3) Ṭabarī, III, p. 2346 (cf. Ibn Sa'd, III, 2-50) : فالروم فيها ذكر يتعاهدون قبره ويستسقون به اذا قحطوا; Ibn Ḳutayba, *loc. cit.* : فكانوا اذ احلوا كشفوا عن قبره فطروا. De même : *Livre de la Création et de l'Histoire*, V, 122. Sur ces pratiques, et en particulier celle d'une ouverture au sommet du tombeau, voir Goldziher, *Mohammedanische Studien*, II, p. 313, cf. *Mélanges Nöldeke*, I, 308.

illustres dont les chrétiens ont la statue dans une de leurs églises» dit Mas'ūdi[1]. Un trait semblable à celui d'Abū Ayyūb est signalé à propos d''Abd al-Raḥman bin Rabī'a, qui fut tué en 32 au cours d'une bataille contre les Turcs et les Ḫazar dans la région de Balanjar (Portes Caspiennes). Les Turcs s'emparèrent de son corps, qui devint l'objet, de leur part, de prières d'istiskā'[2].

Le tombeau d'Abū Ayyub fut miraculeusement retrouvé après la conquête de Constantinople par les Turcs en 1453[3]. Le šayḫ Āk Šams al-Dīn ayant vu, en un certain endroit des rayons de lumière sortir de terre, pensa que c'était là l'emplacement de la sépulture d'Abu Ayyub. S'étant approché, il entendit le héros qui lui parlait, le félicitait au sujet de la conquête de la ville et remerciait Dieu d'être enfin délivré des infidèles. Le sultan se rendit au lieu désigné. Sur les indications du šayḫ, on creusa la terre et l'on mit au jour une dalle de marbre portant une inscription attestant que c'était bien là le tombeau d'Abū Ayyub al-Anṣārī. L'émotion du sultan fut telle qu'il faillit tomber à terre. Il ordonna qu'on construisît une coupole, puis une mosquée sur l'emplacement[4]. Les sultans ottomans ont pris l'habitude d'y venir ceindre l'épée d'Osman à leur avènement.

La mort d'Abū Ayyub est également rapportée par des traditions turques dont l'une fournit une version singulière[5].

(1) *Prairies d'or*, VIII, 74, cité par Gaudefroy-Demombynes, *101 nuits*, p. 130.

(2) Ṭabarī, I, 2669 et 2790; Ibn al-Aṯīr, III, p. 64; Ibn Hajar, II, p. 957, not. 9486.

(3) Cf. Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, Paris, 1835, XVIII, 57.

(4) Ce récit se trouve dans Karamānī, *op. cit.*, IV, 8-9. Le texte dit que l'inscription trouvée était en caractères hébraïques : رخام عليه خط عبراني. Cela porte à croire que la légende remonte à une autre source et qu'elle a été appliquée telle quelle à Abū Ayyūb. — La mosquée fut construite cinq ans après la conquête (Hammer, *loc. cit.*).

(5) Dans Leunclavius, *op. cit.*, p. 39 et suiv. Cité par Mordtmann. *Encycl. de l'Islam*, I, p. 890.

Les données chronologiques y sont fausses et le siège en question est représenté comme ayant duré sept ans.

D'après une première tradition, qui se rapproche par certains côtés des récits arabes, Abū Ayyūb frappé au cours d'un combat d'une flèche à la tête (ou à la main), et sur le point de mourir, aurait ramené à l'assaut les troupes musulmanes qui s'enfuyaient; il aurait recommandé à ses compagnons de l'ensevelir sur place de telle façon que les ennemis ne pussent remarquer l'emplacement de sa sépulture. L'empereur fit dire aux Arabes qu'il ne lui avait pas échappé, quelque soin qu'ils eussent mis à le dissimuler, qu'un de leurs grands chefs était mort[1]. Là-dessus, les Arabes, voyant que les chrétiens étaient renseignés, firent la paix, échangèrent des présents avec l'empereur, et prirent le chemin du retour par terre et par mer. Mais les Grecs les poursuivirent et leur flotte livra combat à la flotte arabe. Le récit de la bataille navale montre qu'il y a confusion avec celle de Ḏāt al-Ṣawārı[2].

Vient ensuite l'histoire de la découverte du tombeau, par les Grecs, sous Constantin Pogonat, en des traits qui font songer à la même découverte par les Turcs. Des rayons de lumière apparurent sur l'emplacement de la sépulture[3]. Étonné de ce fait merveilleux, l'empereur y fit construire un monument à coupole. La foule, accourue pour voir le prodige, fut témoin d'un nouveau miracle : une source jaillit, dont les eaux se révélèrent douées de propriétés bienfaisantes. On en emplit des flacons et on en fit même un grand commerce dans tout l'empire : le tombeau d'Abu Ayyub resta vénéré par les Grecs.

(1) Il n'est fait aucune allusion ici aux menaces chrétiennes de déterrer le corps et à la réponse des Musulmans.

(2) Cf. *supra*, p. 66.

(3) «Lux quædam ad ignotum Christianis Zubi-Ensaris sepulcrum radios suos emittere cœpit.»

D'après une seconde tradition[1], la mort d'Abū Ayyūb se produisit dans des circonstances différentes. Au cours du siège, les Grecs firent dire aux Arabes que la ville ne se rendrait jamais et qu'ils feraient mieux de renoncer à leur entreprise. Si toutefois ils désiraient autre chose que la prise de la ville, on pourrait peut-être accéder à leurs vœux. Les Arabes répondirent qu'ils ne voulaient qu'invoquer Dieu dans l'église de Sainte-Sophie, car le Prophète avait dit que ceux qui pourraient chanter deux hymnes dans ce temple, iraient au Paradis. Les Grecs acceptèrent de laisser entrer deux groupes de 500 hommes, à condition qu'ils abordassent du côté de la mer. Abū Ayyūb conduisit un des groupes. On enleva leurs armes aux Arabes, en leur promettant de les leur rendre ensuite; puis ils entrèrent à Sainte-Sophie, y firent la prière et visitèrent l'église. Mais après cela, les Grecs voulurent traîtreusement se débarrasser de leurs adversaires. A l'instigation d'un certain moine, au lieu de ramener les Musulmans vers la mer, ils les invitèrent à parcourir la ville et les attaquèrent après avoir fait fermer et garder les portes de la ville. Les Arabes se défendirent vaillamment, avec tous les objets qui leur tombaient sous la main, et réussirent à passer une enceinte par une porte restée miraculeusement ouverte. Abū Ayyūb frappé d'une pierre entre les épaules, fut emporté par ses hommes, mais atteint bientôt d'un coup de flèche mortel. C'est alors qu'il fut rapidement enterré entre les deux murs de la ville, et que les musulmans, toujours combattant, foulèrent le sol de leurs pieds pour effacer toute trace de la sépulture. La plupart des musulmans furent tués, un petit nombre réussit à s'échapper, et l'armée leva le siège, poursuivie par les Grecs.

[1] Tirée d'un manuscrit, dit Leunclavius, traduit d'un ouvrage turc datant du sultan Bayazīd II (1481-1512) : Verantianus Codex. Voir au sujet de ce manuscrit Mordtmann, *Der Islam*, XII, p. 192, et X, p. 160.

Le thème principal de cette seconde tradition est l'entrée pacifique de Musulmans à Constantinople, au cours d'un siège. Nous retrouverons plus loin ce motif légendaire à propos de Maslama. Peut-être se cache-t-il là-dessous une idée de prise de possession magique de la ville, à défaut d'une conquête par les armes qui se révélait impossible ou tout au moins fort difficile.

Telle est cette curieuse légende d'Abu Ayyub qui aboutit à faire d'un des compagnons du Prophète un héros vénéré à la fois par les Arabes, les Grecs et les Turcs, et qui ne repose guère sur des faits historiques. Il semble bien, d'après les auteurs arabes qu'Abu Ayyub soit mort avant d'arriver à Constantinople. Il eût désiré lui-même mourir les armes à la main, mais sa vieillesse et la maladie l'en empêchant, il demanda qu'on attendît un combat[1] pour lui rendre les mêmes honneurs qu'aux martyrs auxquels un hadīṯ recommande de donner comme sépulture le lieu même de leur lutte[2]. Si on a enterré Abū Ayyub sous les murs de Constantinople, c'est peut-être qu'on a voulu, par une pieuse supercherie, lui conférer davantage l'auréole du martyre et l'apparence d'avoir succombé sous les murs de Constantinople[3]. Ainsi sont nés les développements postérieurs de la légende représentant Abu Ayyub comme ayant combattu devant la ville. Il apparaît aussi qu'on a voulu dissimuler la trace de sa sépulture, ce qui laisse difficilement croire que sa tombe ait pu être retrouvée et soit à l'emplacement traditionnel marqué par la mosquée d'Ayyub. Cette découverte est accompagnée de trop de faits merveilleux pour être réelle. Elle fait songer à celle du tombeau d'al-

[1] *Supra*, p. 72, n. 1.

[2] ادفنوا القتلى في مصارعهم = الشهداء. Soyuṭī, *Jamiʿ al-Saġir*, dans le commentaire d'al-Ḥafnī, I, 51.

[3] D'ailleurs Abū Ayyub était considéré comme martyr par le seul fait qu'il était mort, même de maladie, au cours d'une expédition.

Baṭṭāl, le héros d'un roman de chevalerie turc bien connu, par l'épouse du dernier sultan seldjoukide d'Iconium. On voit d'abord des rayons de lumière sortant du sol, puis al-Baṭṭāl apparaît en songe à la sultane, et quand celle-ci descend dans l'anfractuosité qui s'est creusée miraculeusement dans le sol, le héros lui-même lui parle, comme Abu Ayyub parle au šayḫ Ak Šams al-Dīn[1]. C'est un thème légendaire applicable à n'importe quel héros. Les auteurs chrétiens d'ailleurs semblent ignorer Abu Ayyub et la légende de sa mort au cours du siège.

Les auteurs arabes ne nous donnent pas de renseignements sur la manière dont se termina le siège de Yazīd. Ils se bornent à dire qu'il y eut des combats devant Constantinople et que Yazīd revint en Syrie.

L'expédition de sept ans (54-60/674-680). — Une autre expédition, principalement maritime, eut lieu à la fin du règne de Muʿawiya.

D'après Théophane[2], les Arabes, dont la flotte s'était mise en mouvement dès l'année 6164/673/53, firent, d'avril à septembre de l'année suivante, des tentatives infructueuses contre Constantinople. En septembre, les Arabes s'en retournèrent, mais pour s'installer à Cyzique où ils hivernèrent. Au printemps suivant, ils recommencèrent à harceler les Grecs sur mer. Pendant sept ans, ils firent le même manège, passant l'hiver à Cyzique et reprenant la guerre au printemps[3]. Ils éprouvèrent de lourdes pertes au cours de cette longue campagne, et finalement prirent le parti de s'en aller. Au retour

[1] L'histoire de la découverte du tombeau d'Al-Baṭṭal se trouve dans l'introduction du roman. Voir Fleischer, *Kleinere Schriften*, III, p. 226 et suiv. (ou *Berichte über die Verhandl. der kgl. sächs. Ges. der W.*, 1848, II, p. 35 et suiv.).

[2] P. 353-354.

[3] Théophane, p. 354 : Ἐπὶ ἑπτὰ δὲ ἔτη τὰ αὐτὰ τελέσαντες, etc. Cf. Nicéphore, *Breviarium*, ed. de Boor, p. 32.

leur flotte fut détruite par la tempête sur la côte de Pamphilie. C'est dans cette expédition qu'ils souffrirent particulièrement du feu grégeois, dont l'invention avait été apportée par un certain Kallinikos, réfugié de Syrie. La paix qui eut lieu après cette longue et infructueuse tentative, fut signée, d'après Théophane et Nicéphore, du vivant de Muʿāwiya; d'après les Arabes le traité serait un peu postérieur[1].

Les historiens arabes sont obscurs. Selon Ṭabarı, rapportant une tradition de Wāḳidı[2], Jumāda bin Abī Umayya al-Azdī prit en 54/674 une île proche de Constantinople et appelée Arwād. Les Arabes y restèrent sept ans, ajoute-t-on, et n'en partirent qu'après la mort de Muʿāwiya sur l'ordre de Yazīd. Le livre de la création et de l'histoire dit, sans indiquer de date précise : « A l'époque de Muʿāwiya, fut conquise sur les Roums Rūḍus, située à deux jours de Constantinople, et les Arabes y restèrent sept ans[3]. »

Si l'on s'en tient aux textes arabes, on peut penser, comme Brooks[4], qu'Arwād n'est autre chose que Rhodes, et que le texte de Ṭabarī n'est qu'une simple répétition de l'histoire de la prise de Rhodes par Jumāda en 53/673[5], où l'on trouve les mêmes indications relatives à l'abandon de cette île par Yazīd. La proximité de Constantinople ne suffit pas à faire écarter cette hypothèse, car la précision géographique des Arabes est souvent fantaisiste. Mais d'après Théophane, la conquête de Rhodes et la vente du Colosse à un juif d'Édesse sont

(1) Voir pour tous ces faits Wellhausen, *op. cit.*, p. 425.

(2) Ṭabarī, II, p. 163 : فتح جنادة بن ابى امية جزيرة فى البحر قريبة من قسطنطينية يقال لها أَرْوَاد.

(3) VI, 4 : و فى ايام معاوية افتتح من الروم رودوس وهو على يومين من قسطنطينية و اقام المسلمون بها سبع سنين.

(4) Brooks, *Journal of hellenic studies*, XVIII, 1898, p. 187, n. 3 (cf. XIX, 1899, p. 33, l. 20 et suiv., où il cite le texte de Belaḏori relatif aux mêmes événements).

(5) Ṭabarī, II, p. 157.

antérieures d'environ vingt ans[1]. Aussi Wellhausen pense-t-il que l'île d'Arwād dont parle Wāḳidī n'est autre que la Cyzique de Théophane[2]. Il est difficile de trancher la question, car il y a eu certainement dans l'esprit des Arabes, une confusion entre Rhodes et Arwād[3].

Il faut retenir de cette expédition deux détails importants. D'une part, c'est à cette époque que les Grecs employèrent le feu grégeois. Agapius de Manbij, qui donne souvent les mêmes indications que Théophane, dit qu'en l'année 14 de Muʿāwiya, donc vers 54, les Arabes firent une campagne par mer jusqu'en Lycie, où ils débarquèrent. Les Grecs, venus à leur rencontre, leur tuèrent 30,000 hommes, et les survivants se réembarquèrent. Une fois, en pleine mer, un Grec les rejoignit avec son navire et incendia leur flotte. Il ajoute que les Grecs furent les premiers à faire usage du feu grégeois et qu'ils s'en servirent habituellement[4]. D'autre part, l'expédition aurait duré sept ans. Est-ce par une simple coïncidence que Grecs et Arabes parlent de sept ans? Le débarquement à Rhodes pourrait n'être qu'un épisode du début de cette expédition. En tout cas, la tradition s'est conservée d'une cam-

(1) *A. M.*, 6145, p. 345, 8 et suiv. (WELLHAUSEN, p. 419).

(2) WELLHAUSEN, p. 425. Cyzique avait déjà été un lieu d'hivernage pour une expédition arabe (THÉOPHANE, *A. M.*, 6162, p. 353, 7). Notons que la tradition turque rapportée par Evliya Effendi (*Travels*, trad. Hammer, I, p. 5 et suiv.), parle d'un siège au cours duquel les Arabes auraient hiverné à Cyzique : «En l'année 97/716, Maslama hiverna à Belkis-Ana près d'Aïdinjik (Cyzique) avant de mettre le siège devant Constantinople au printemps suivant.»

(3) Cf. le passage de Beladorī cité par BROOKS, *supra*, n. 4.

(4) AGAPIUS, *Patr. Or.*, VIII, p. 492. Le texte paraît corrompu : القى النار في سفن (*sic*) فاحترقت كلها و فازت الروم بالظفر و الغلبة في هذه السنة وهم اول من اخرج النار و صارت لهم عادة. Le traducteur Vassiliev renvoie à Michel le Syrien, éd. CHABOT, II, 455. Agapius ne parle à cette occasion ni d'Arwād, ni de Constantinople. Peut-être s'agit-il d'une expédition différente.

pagne ou d'un siège de cette durée. Pour Karamānī[1], ce fut le siège de Maslama, pour Leunclavius, c'est celui de Yazīd et Abū Ayyūb[2].

Sulaymān bin ʿAbd al-Malik.

L'expédition de Maslama (97-99/715-717). — Après Muʿāwiya[3], les incursions arabes continuent, mais nous ne trouvons plus d'expéditions de grande envergure jusqu'à Sulaymān bin ʿAbd al-Malik qui monte sur le trône en 96/715. Son prédécesseur Walīd Ier avait fait de grands préparatifs sur terre et sur mer contre Constantinople en 95. Un ambassadeur, envoyé au calife par l'empereur Anastase II, en avait rapporté la nouvelle[4]. Mais Walīd mourut sans avoir pu réaliser son dessein.

Son successeur Sulaymān reprit l'idée. Il envoya sous les ordres de son frère Maslama bin ʿAbd al-Malik une expédition dont nous possédons de nombreux récits[5]. La chronologie en

[1] *Op. cit.*, IV, p. 215.

[2] *Op. cit.*, p. 37. Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, éd. 1830, XI, p. 418 et suiv., et Mordtmann, *Encycl. de l'Islam*, I, p. 890, attribuent également une durée de sept ans au siège de Yazīd.

[3] Pour cette période intermédiaire, voir Wellhausen, p. 428 et suiv.

[4] Théophane, *A. M.*, 6206, p. 384, 5-6.

[5] Ṭabarī, II, p. 1314 et suiv.; Masʿūdī, *Avertissement*, p. 216; *Livre de la création et de l'histoire*, VI, p. 43 du texte, p. 45 de la traduction; *Kitāb al-ʿUyūn* (anonyme, et non Ibn Miskaweyh, comme le dit Mordtmann, *Encycl. de l'Islam*, I, p. 889) dans *Fragmenta hist. arab.*, éd. de Goeje, Leyde, 1869, p. 24 à 33; Ibn al-Aṯīr, éd. du Caire, 1301, V, p. 12 et suiv.; Karamānī (en marge d'Ibn al-Aṯīr, éd. du Caire, 1290), IV, p. 214 et suiv. Du côté chrétien : Théophane, *A. M.*, 6207-6210, p. 384 et suiv.; Nicéphore, *Breviarium*, éd. de Boor, p. 52 et suiv.; Agapius de Manbij, *Patr. or.*, VIII, p. 501 et suiv.; Michel le Syrien, trad. Chabot, II, p. 483 et suiv.; Ps.-Denys de Tell-Maḥré, trad. Chabot, Paris, 1895, dans *Bibl. de l'E. des H. E.*, fasc. 112, p. 12 et suiv. (cette dernière chronique attribuée à Denys, lui est en réalité antérieure et faite vers 775; d'après Rubens Duval, *Litt. syriaque*, 3e éd., Paris, 1907, p. 196, *apud* Laurent, *L'Arménie*, Paris, 1914, p. 360); *chronique syriaque* de l'année 846 : Brooks, *Z.D.M.G.*, 1897, p. 583. — Brooks a traduit le pas-

a été nettement fixée par Wellhausen dont nous adopterons les dates et à la discussion duquel nous renvoyons[1].

Cette expédition s'étend sur les années 6208, 6209, 6210 de Théophane. Maslama part au début de l'année 97[2], qui commence le 5 septembre 715. Il met le siège devant Constantinople en 98, au mois d'août 716, et il le lève au début de l'année 99, vers l'époque de la mort du calife Sulaymān qui survint en septembre 717 (second mois de l'année 99 commençant le 14 août 717)[3].

Dans l'exposé des événements de cette importante expédition, nous prendrons comme point de départ, d'un côté Théophane, de l'autre le Kitāb al-'Uyun qui donnent un récit détaillé et suivi.

Théophane (*A. M.*, 6207, p. 384-386), expose d'abord comment l'empereur Artemios ou Anastase II fut remplacé par Théodose. Celui-ci, obscur collecteur d'impôts, est proclamé empereur par la flotte envoyée pour gêner les préparatifs des Arabes en Lycie, et qui s'est révoltée. Anastase abdique, se fait moine et est relégué à Thessalonique[4]. Léon, le futur empereur, alors stratège d'Anatolie, ne se soumet pas à Théodose.

(*A. M.*, 6208, p. 386-371). Maslama marche sur Constantinople, précédé de ses deux lieutenants, Sulaymān sur terre,

sage de Tabari et la longue relation du *Kitāb al-'Uyūn*, *J. H. S.*, XVIII, 1898 p. 194-196, XIX, 1899, p. 20 et suiv.

[1] Wellhausen, p. 440-442.

[2] Ou un peu avant, suppose Wellhausen.

[3] Voir une chronologie différente dans Brooks, *J. H. S.*, XXX, 1899, p. 20.

[4] Dans Agapius, *op. cit.*, p. 501. Maslama se met en marche dès la première année du règne de Sulaymān ben 'Abd al-Malik, ce qui confirme l'hypothèse de Wellhausen qu'il partit avant le début de l'année 97. Anastase, à l'annonce de la rébellion des troupes, se réfugie à Nicée. De là, il envoie des messagers à Maslama en le priant de demander à Sulaymān (sans doute le lieutenant de Maslama plutôt que le calife) de le secourir avec les troupes arabes.

ʿOmar sur mer. Théophane s'étend ensuite longuement sur la négociation de Léon avec Sulaymān et un nommé Baccharos devant Amorium[1]. Les Arabes, connaissant son différend avec Théodose et avec les habitants d'Amorium, qui soutiennent ce dernier, saluent Léon du titre d'empereur, mais tout en semblant l'aider à conquérir l'empire, ils s'efforcent en réalité de s'emparer d'Amorium et de lui. Léon est en butte à leurs ruses qu'il parvient à déjouer. Les Arabes, s'impatientant d'assiéger la ville sans résultat et désireux d'aller ailleurs faire du butin, obtiennent de Sulaymān qu'il lève le siège. Aussitôt Léon se réconcilie avec les habitants d'Amorium, fait entrer des secours dans la ville et s'enfuit en Pisidie. Maslama est déçu d'apprendre que la place d'Amorium a pris le parti de Léon. Mais il reste en pourparlers avec lui, et espérant, en favorisant Léon, s'emparer grâce à lui de toute la Romanie, il interdit qu'on ravage le territoire qu'il gouverne. Léon semble entrer dans ses vues, mais il poursuit avant tout son propre but, marche sur Nicomédie, et y saisit le fils de Théodose[2]. Tandis que les Arabes hivernent, Maslama en Asie Mineure[3], ʿOmar en Cilicie (Théophane ne parle plus de Sulaymān). Théodose, à Constantinople, abdique entre les mains de Léon qui devient empereur. Maslama s'empare de Pergame.

(*A.M.*, 6209, p. 391-398.) Théophane, après un retour en arrière sur les origines de Léon, nous montre Maslama

[1] Sur cette cité, voir Ramsay, *Historical Geography of Asia Minor*, p. 230 et 231.

[2] Dans Agapius, p. 501, il n'est pas question d'Amorium. Maslama, précédé de ses lieutenants Sulaymān bin Muʿāḏ et Baḫtāri ben al-Ḥasan (cf. le *Βάκχαρος* de Théophane) s'avance jusqu'à Nicée. Puis Léon a une entrevue, sans doute vers Nicée, avec Sulaymān bin Muʿāḏ qui l'introduit auprès de Maslama. Après cela, il marche sur Nicomédie, met en déroute les troupes de Théodose et tue son fils. Ses partisans à Constantinople le proclament empereur. Alors Léon attaque la ville, y entre et monte sur le trône.

[3] *Ἀσία*, dans le sens restreint que lui donnent les Byzantins. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 47, 104, etc.

attendant vainement un mot de Léon. Voyant enfin qu'il a été joué par lui, il marche sur Abydos et passe en Thrace, puis se dirige sur Constantinople et met le siège en août devant la ville[1]. La flotte arabe qu'il a mandée, arrive en septembre, conduite par un certain Sulaymān[2]. Mais un grand nombre de navires est incendié par le feu grégeois; le reste s'éloigne, intimidé par une ruse de Léon qui a fait enlever la chaîne barrant la Corne-d'Or, comme pour inviter les Arabes à y entrer. Ceux-ci souffrent également d'un hiver très rigoureux. Au printemps, ils reçoivent des renforts : une flotte égyptienne commandée par Sufyān, puis une flotte africaine conduite par Yazīd[3]. Mais les matelots chrétiens désertent et renseignent Léon sur les lieux de mouillage, ce qui permet à ce dernier de causer beaucoup de dommages à la flotte arabe. Une armée arabe de secours, venant de Bithynie, et qui s'était avancée jusqu'à Nicée et Nicomédie, avec un nommé Mardasan, tombe dans une embuscade et est dispersée[4]. Les Arabes, éprouvés par les combats, la famine et la peste, sont en outre attaqués par les Bulgares et subissent de lourdes pertes.

Enfin (*A. M.*, 6210, p. 398-399), 'Omar (bin 'Abd al-

[1] Théophane ne parle pas encore d'une flotte, et on ignore comment Maslama a pu passer le détroit. Mas'ūdī, *Prairies*, II, 317, dit que la flotte vint retrouver Maslama à Abydos. Corriger ainsi le بانحلس du texte; Michel le Syrien, p. 485, parle bien d'une traversée.

[2] P. 395, 22 et suiv. Il y a ici au sujet du chef de cette flotte une confusion de Théophane sur laquelle nous reviendrons. Il semble croire qu'il s'agit du calife (*τὸν πρωτοσύμβουλον*). Un peu plus loin, ce Sulaymān meurt et est remplacé par un certain 'Omar.

[3] On ne trouve pas ces noms dans la tradition arabe. Ces flottes sont mentionnées aussi par Nicéphore, *Breviarium*, p. 54.

[4] Ps.-Denys de Tell Mahré, p. 13 : « Léon envoya une armée pour couper les routes pouvant livrer passage à une armée venant de Syrie; il fit aussi détruire le pont de bateaux et le coupa. » Cf. Michel le Syrien, II, p. 485 les Arabes sont attaqués de l'autre côté de la mer par les éclaireurs des Romains.

ʿAzîz, successeur de Sulaymān bin ʿAbd al-Malik), donne l'ordre à Maslama de revenir. Le retour est encore un désastre. La tempête et les Grecs détruisent presque entièrement ce qui reste de la flotte. Cinq navires seulement arrivent en Syrie.

La relation du Kitāb al-ʿUyun[1] est très intéressante et aussi vivante que celle de Théophane. Le récit suivi contraste avec la manière ordinaire des annalistes arabes. Nous laisserons de côté les digressions qu'elle contient sur la géographie des détroits, sur les inconvénients que présente pour Constantinople le voisinage de la Thrace, pays fertile où peut facilement en temps normal se ravitailler une armée ennemie assiégeant la ville, sur les origines de Léon, ancien cabaretier, et le songe merveilleux de sa femme, point de départ de sa fortune.

Après avoir rapporté le ḥadīt qui aurait, dit-on, déterminé l'expédition[2], car il paraissait promettre à Sulaymān bin ʿAbd al-Malik la prise de Constantinople, l'auteur parle des préparatifs arabes : approvisionnements, machines de guerre, naphte[3]. Maslama, mis à la tête des forces de terre et de mer, rassemble ses troupes à Dābik dans la région d'Alep[4] et se dirige sur Marʿaš. Puis il hiverne à Afīk[5], et l'hiver passé

[1] P. 24 à 33. Brooks, *J.H.S.*, XIX, 1899, p. 20 et suiv.

[2] Constantinople devait être prise par un calife portant le nom d'un prophète. C'était le cas pour Sulayman : Salomon. انّ سليمان لما ولى الخلافة حدثه جماعة من العلماء انّ الخليفة الذى يفتح القسطنطينية اسمه اسم نبىّ و لم يكن فى ملوك بنى اميّة مَن اسمه اسم نبىّ غيره فطمع فيها.

[3] Brooks, p. 21, n. 2, semble croire que le naphte n'est employé que pour la défense d'une ville et non pour l'attaque. Voir cependant le siège de Markab par Baybārs dans *Voyage en Syrie*, par Van Berchem et Ed. Fatio, *Mém. de l'Inst. fr. d'arch. or.*, t. 37, 1, p. 315. On l'emploie même en bataille rangée : Quatremère, *H. des S. Mamlouks*, II, 2, 147.

[4] Cf. Yaḳūt, *Geogr. Wörterbuch*, II, 513, et Yaʿḳūbī, *apud* Brooks, *J.H.S.*, XVIII, 1898, p. 194, 5.

[5] Ville non identifiée, Brooks, p. 21, n. 4.

marche sur ʿAmmūriya (Amorium)[1]. Devant cette ville, il entre en relations avec le patrice Léon[2], originaire de Marʿaš[3]. Ce dernier lui promet de l'aider à prendre Constantinople où règne alors Tīdus (Théodose). Léon était alors en difficultés avec les habitants d'Amorium qui ne voulaient pas le reconnaître comme patrice, eu égard à sa basse extraction[4]. Mais il triomphe de leurs hésitations en leur montrant les dangers qu'ils courent du fait des troubles de l'empire et de la présence de Maslama[5].

Déjà Léon trompe Maslama. Celui-ci continue sa marche, passe le détroit à Abydos et vient assiéger Constantinople. Il a constitué des montagnes d'approvisionnements[6]. Les assiégés discutent avec Maslama qui tantôt presse le siège, tantôt modère ses attaques. Enfin, persuadé qu'il va bientôt s'emparer de la ville, il mande Léon, resté à Amorium en lui disant qu'il va le faire roi de Constantinople[7]. Quand Léon est arrivé, il

(1) Ceci est en contradiction avec Théophane, pour qui l'hivernage n'a lieu qu'après l'épisode d'Amorium.

(2) Dans Théophane, c'est avec Sulaymān et non Maslama qu'il a des entrevues devant Amorium.

(3) Masʿūdī, *Prairies*, II, p. 336; Ps.-Denys de Tell-Maḥré, p. 12 : il était Syrien de race; Théophane, p. 391, 5-6 : *ἐκ τῆς Γερμανικέων καταγόμενος, τῇ ἀληθείᾳ δὲ ἐκ τῆς Ἰσαυρίας*. (Pour Mar'aš = Germanikeia, voir Ramsay, *op. cit.*, p. 221 et 301; Isauria ou Cilicia Tracheia, *ibid.*, p. 361.) Il avait été transplanté en Thrace avec ses parents, *ibid.*, l. 7.

(4) P. 25, 14 : مثلك لا يلينا لانك نبطىّ من : f° 2 a . صارمشهورا ببيع الخمر انباط العرب Cela ne veut pas dire que Léon soit Nabatéen (Brooks, p. 22, n. 1). Cf. Caetani, *Annali*, III, 69 : «plebeo, gente comune e contadini»; et *Der Islam*, 14, 67 : le mot a simplement un sens péjoratif.

(5) Suit un passage sur le remplacement d'Anastase par Théodose.

(6) Cf. Ṭabarī, II, 1315, où l'on voit Maslama défendre à ses hommes de toucher à ces vivres. Ils font des semailles, et en attendant la récolte, vivent de razzias. Ps.-Denys de Tell-Maḥré, p. 13 : Maslama ordonna de planter de la vigne?

(7) Il y a ici quelque confusion. La proposition en question a été faite devant Amorium : Théophane, p. 386-387 (cf. Brooks, p. 24, n. 3). Notre auteur

l'envoie à Constantinople, accompagné d'hommes de confiance, et fait dire aux habitants qu'il ne lèvera pas le siège tant qu'ils n'auront pas proclamé roi son protégé. Mais Léon, une fois dans la place, travaille pour son propre compte et promet aux Grecs, que, s'ils le mettent à leur tête, il se retournera contre Maslama. Dès maintenant, il se fait fort d'obtenir de ce dernier tout ce qu'il voudra. Il continue ce manège pendant quelque temps, disant à Maslama le contraire de ce qu'il dit aux Grecs. Il est accompagné dans ses allées et venues par Sulaymân bin Mu'ād al-Anṭakī et 'Abd Allah al-Baṭṭāl, chef des gardes de Maslama.

Les Grecs cependant hésitent à se donner à Léon, craignant qu'il les livre à Maslama. Mais il réussit à convaincre les patrices et l'évêque, et, sûr de son fait alors, il retourne vers Maslama et lui dit : « Il n'y a qu'un moyen de les convaincre. Ils ne croient pas que nous ayons engagé une lutte sérieuse avec eux et se figurent en voyant tes approvisionnements considérables, que tu traîneras les choses en longueur. Si tu donnais l'ordre de les brûler, ils comprendraient que tu vas combattre sérieusement et au bout de deux ou trois jours, ils en passeraient par où tu voudrais. » Maslama accepte cette bizarre invitation et fait brûler la plus grande partie de ses vivres[1].

Alors Léon entre à Constantinople, après que Maslama lui a fait jurer de la façon la plus solennelle qu'il lui livrera tous les trésors de l'empire et toutes les armes et qu'il payera la capitation (jizya). Il est proclamé empereur. Au bout de trois jours Sulayman bin Mu'ad demande à Léon pourquoi il ne se rend pas auprès de l'émir. Alors Léon se démasque, avoue

semble ignorer que Léon est entré à Constantinople avant que Maslama ait passé le détroit.

[1] P. 29, 7 : و امر باحراق تلك الاعلاف آلا اليسير منها. Cf. Ṭabari, II, 1316 : قد علم القوم انك لا تصدقهم القتال و انك تطاولهم ما دام الطعام عندك ولو احرقت الطعام الاعظم اعطوا بايديهم فاحرقه

cyniquement qu'il n'a fait toutes ces promesses que pour conquérir le trône et se glorifie de sa ruse. « Tu m'as tué, dit Sulaymān, car l'émir me rendra responsable de tout cela[1]. — J'aime mieux ta mort que l'abandon de mon royaume, réplique l'autre. Vous figurez-vous que je vais vous donner tout ce qu'ont amassé nos rois jusqu'à aujourd'hui? » Et il se vante d'avoir réduit les Arabes à la dernière extrémité en leur faisant brûler leurs approvisionnements. Ils ne peuvent recevoir aucun secours. Et avec une ironique générosité, il offre de ne pas inquiéter la retraite de Maslama.

Sulaymān et ses compagnons reviennent atterrés auprès de Maslama. Ce dernier s'enquiert auprès d'ʿAbd Allah al-Baṭṭāl qui laisse entendre que Sulaymān a été sinon complice de Léon, du moins au courant de ses desseins. Aussitôt celui-ci se suicide en avalant un poison contenu dans le chaton de sa bague et Maslama fait suspendre son corps au gibet.

Le siège continue. Maslama dispose encore d'une petite quantité d'approvisionnements qu'il avait gardés pour effrayer l'ennemi. Mais la famine commence à se faire sentir; les bêtes de somme meurent. Les musulmans éprouvent des pertes sensibles.

Alors les Grecs députent auprès de Maslama un patrice qui a pleins pouvoirs pour négocier avec lui et l'amener à lever le siège. Il porte le nom bizarre de « l'homme aux quarante coudées »[2]. Maslama refuse de recevoir l'envoyé de Léon sous prétexte que son maître est un usurpateur, un félon et un homme de basse naissance. ʿOmar bin Hubayra est chargé de s'entretenir avec lui. L'ambassadeur, qui se prétend l'envoyé

[1] P. 29, 4 *af* : ان الامير مسلمة لا يرى هذا الآ منى والله لقد تعلقنى يا ليون
La trad. de Brooks, p. 25, l. 8 *af*, n'est pas exacte : « If the Amir Maslama does not learn this except from me, by God, he will kill me, Leo. »

[2] Voir la note de Brooks, p. 26, n. 2, sur ce personnage qui serait un juif mentionné dans les Actes du 7e synode (Mansi, 13, p. 197-200).

du peuple et non de Léon, propose à ʿOmar de payer un dīnār par tête d'homme en âge de porter les armes. ʿOmar presse Maslama d'accepter cette offre avantageuse[1]. Mais Maslama refuse. Alors «l'homme aux quarante coudées» se retire en annonçant que les Grecs mèneront maintenant une guerre sans merci pour la défense de leur pays et de leur religion et en prédisant aux Arabes un hiver rigoureux au cours duquel viendra une grande pluie appelée al-juraf qui emportera tout sur son passage.

Maslama a refusé parce qu'il veut prendre Constantinople : le calife lui a en effet donné l'ordre de rester jusqu'à ce qu'il s'en empare ou qu'il soit expressément rappelé[2]. L'hiver qui est le deuxième depuis le début de la campagne arrive. Les Grecs, après avoir souffert de la famine quand Maslama regorgeait de vivres auxquels il ne touchait pas[3] sont maintenant ravitaillés. En effet, Léon, au moment où il obtenait de Maslama qu'il brûlât ses approvisionnements, lui a demandé de laisser entrer un ou deux bateaux de vivres dans la ville[4], et il est parvenu par ruse à en transporter une quantité considérable. Les assiégés ont repris courage et attaquent. Pour supporter

[1] Il est fait une courte allusion à cette tractation dans Ibn al-Atir, V, p. 12. Mais elle est placée avant l'accession au trône de Léon et la destruction des approvisionnements de Maslama. Dans Ṭabarī, p. 136 *in princ.*, il y a quelque chose de semblable au cours d'une entrevue entre Léon et ʿOmar, avec les mêmes détails sur le refus de Maslama, réveillé de sa sieste et ne comprenant pas ce qu'on lui dit. Ce fait doit se placer à une date antérieure, cf. Brooks, p. 27, n. 1.

[2] Cf. Ṭabarī, II, 1314.

[3] Cf. *supra*, p. 19, n. 2.

[4] Cf. Ṭabarī, II, 1316, et Ibn al-Atir, V, 12. Cela, sous prétexte de montrer aux Grecs que Maslama et lui poursuivent le même but et que les habitants n'ont rien à craindre. Ces vivres sont pris, semble-t-il, sur ceux de Maslama. Cf. également Masʿūdī, *Avertissement*, 226. Dans Théophane, p. 397, l. 20 et suiv., les assiégés sont ravitaillés par des bateaux qui parviennent à aller chercher des approvisionnements sur la côte de Bithynie et par le produit de la pêche.

l'hiver, Maslama a été obligé de faire construire des baraquements[1] ou creuser des abris souterrains. La détresse est grande parmi les Musulmans qui mangent leurs bêtes de somme, des racines et jusqu'au cuir de leurs harnachements[2].

Pendant ce temps, Sulayman, de Dābiḳ, ne peut envoyer aucun secours à Maslama. Enfin, le calife meurt. ʿOmar bin ʿAbd al-ʿAzīz lui succède et fait partir immédiatement le gouverneur de Mélitène pour enjoindre à Maslama de rentrer[3]. Si ce dernier refuse, l'envoyé devra publier l'ordre parmi les troupes. C'est à grand'peine que Maslama se laisse convaincre : il demande quelques jours de délai, disant qu'il est sur le point de prendre la ville. Enfin il cède et bat en retraite avec ses hommes en piteux état[4].

Tel est ce long récit du Kitāb al-ʿUyun. Il est par endroits assez confus[5], mais beaucoup plus détaillé et complet que les traditions de Ṭabarī. Il est certain que l'auteur a utilisé des sources autres que les sources arabes. La mention de «l'homme

[1] Cf. Tabarī, II, 1314.

[2] Mêmes détails dans Tabarī, II, 1316; Ibn al-Aṯīr, V, 12; *la Chronique syriaque*, *Z.D.M.G.*, 51, 583; *Le Livre de la créat. et de l'Hist.*, etc. Ibn al-Atīr dit que les hommes n'osaient sortir du camp sans être accompagnés. Le Ps.-Denys de Tell Mahré, p. 13, précise : ils s'attaquaient mutuellement [pour se dérober leurs vivres] au point que personne n'osait aller seul.

[3] Théophane s'accorde sur ce point avec la tradition arabe. Mais cela semble contredire la date qu'il donne de la levée du siège, comme l'a montré Wellhausen, p. 441. Aussi ce dernier pense-t-il que le siège fut levé avant l'avènement d'ʿOmar bin ʿAbd al-ʿAzīz et que ce n'est pas le changement de calife qui amena les Arabes à abandonner une entreprise sans issue. (Cf. Karamānī, *op. cit.*, p. 218 où Maslama reçoit la lettre d'ʿOmar au retour, à mi-chemin de Damas, *infra*, p. 31.)

[4] Cette curieuse obstination de Maslama à rester malgré tous ses déboires est également signalée par Michel le Syrien, *op. cit.* Prévoyant que la mort de Sulaymān entraînera un ordre de retour, il cache à ses troupes la mort du calife. De même, il fait des rapports mensongers au calife : II, p. 485.

[5] Cf. Brooks, p. 20, l. 10 et suiv. et p. 29, n. 1. (Cf. p. 23, n. 4.)

aux quarante coudées », celle de Sulaymān bin Muʿāḏ inconnue à la tradition arabe et qui semble bien être le Sulaymān de Théophane, les détails sur les origines de Léon, etc., le prouvent. Un trait curieux, assez rare, mais non sans exemple dans les Annales de l'Islām est le suicide de Sulaymān [1]. Cet homme est originaire d'Antioche. Peut-être est-ce un musulman de fraiche date, car Maslama ne semble pas beaucoup se fier à lui et l'accuse vite de trahison [2].

Il n'est pas fait mention dans ce récit d'une flotte ni des renforts envoyés aux Arabes. Ibn ʿAbd al-Ḥakam parle des flottes, mais les noms de leurs chefs ne correspondent pas à ceux que donne Théophane, à savoir Sufyān et Yazīd [3]. Yaʿkūbi signale des renforts [4]. Ṭabari, d'après Wākıdi, dit qu'en l'année 98, des renforts furent envoyés par le calife avec Masʿada ou ʿAmr bin Kays et qu'ils furent attaqués par les habitants de la « ville des Slaves ». Ibn al-Aṯīr en parle aussi mais sans indiquer le nom du chef de ces troupes [5].

Notre auteur ignore également l'attaque bulgare. D'après Ṭabarī et Théophane [6], ce sont les Bulgares qui attaquent

[1] Cf. Suicide de Sahm al-Dīn ʿĪsā dans *Materiaux pour servir à la Géogr. de l'Égyte*. Maspero et Wiet, *Mém. de l'Inst. fr. d'arch. or.*, t. XXXVI, p. 144.

[2] P. 3, 9 et suiv. و قال [مسلمة] للبطال انت عندى غير متّهم على الاسلام و لا على شىء من اموره فهل اطّلع هذا سليمان او علم شيا

[3] Ibn ʿAbd al Ḥakam, éd. Torrey, p. 119 : قدمت سفن افريقية سنة ثمان و تسعين عليهم ابن ابى بردة فغزو الروم و اهل مصر عليهم شريح بن ميمون فشتو هم و السفن الاول عمر بن هبيرة و ابو عبيدة على اهل المدينة بالبنطس (pour le sens transitif de شتا, cf. *id.*, p. 43).

[4] *Apud* Brooks, *J. H. S.*, XVIII, 1898, p. 194, avec ʿAmr bin Kays.

[5] Ṭabarī, II, 1317. Ibn al-Aṯīr, V, 12. Ce Masʿada est peut-être le Mardasan de Théophane (*supra*, p. 83). Pour « la ville des Slaves » = Loulon, voir Brooks, XVIII, 194, n. 6. Dans le *Kitāb al-ʿUyūn*, p. 25, 3, Maslama la prend aussitôt après Marʿaš.

[6] Ṭabarī, II, 1317, Théophane, *A.M.*, 6209, p. 397, l. 4 *a f.*

Maslama; dans Nicéphore[1], Léon fait appel aux Bulgares contre les Arabes. D'après la chronique syriaque de 846, c'est un nommé ʿUbayda[2] qui attaque les Bulgares dans leur propre pays et est battu par eux. Dans Michel le Syrien, Maslama est attaqué par les Bulgares à l'instigation de Léon, tandis qu'il marche sur Constantinople. Il doit ensuite protéger son camp, établi en face de la Porte dorée, par un fossé, contre les Bulgares qui continuent à le harceler[3].

Il règne dans les différents récits examinés une assez grande confusion sur les noms des personnages qui prirent part à l'expédition. D'après Théophane, les lieutenants de Maslama sont ʿOmar et Sulaymān. Le premier commande la flotte qui hiverne en Cilicie; le second traite avec Léon devant Amorium. Puis nous voyons un autre Sulaymān confondu par Théophane avec le calife, arriver avec une flotte. Il meurt bientôt et est remplacé par ʿOmar[4]. On ne sait de quels personnages il s'agit. La similitude des noms de ces lieutenants de Maslama avec ceux des deux califes Sulaymān bin ʿAbd al-Malik et ʿOmar bin ʿAbd al-Azīz, son successeur, est évidemment pour les auteurs chrétiens une source de confusion[5]. Dans Ṭabarī, nous trouvons seulement ʿOmar bin Hubayra, et c'est lui qui assiège Amorium; dans le Kitāb al-ʿUyūn, Sulaymān bin Muʿāḏ al-Anṭakī, ʿAbd Allah al-Baṭṭāl[6] et ʿOmar bin Hubayra. Agapius de Manbij dont le texte présente malheureusement beaucoup

[1] *Breviarium*, p. 55.

[2] Brooks, *Z.D.M.G.*, 1897, 51, p. 583. Brooks pense que ʿUbayda désigne ʿOmar bin Hubayra. Mais d'après Ibn ʿAbd al-Ḥakam (*supra*, p. 90, n. 3) il y a dans cette campagne un Abū ʿUbayda, chef des Médinois.

[3] Michel le Syrien, II, p. 485.

[4] Théophane, 397, 23-24.

[5] Même confusion de ce Sulaymān avec le calife du même nom dans Michel le Syrien, p. 483. Nicéphore, p. 53, ne connaît qu'un Soliman, chef de la flotte. Brooks, *J.H.S.*, XIX, 1899, p. 26, n. 1, pense qu'il a pu exister simultanément trois Sulaymān, le calife et les deux autres.

[6] Al-Baṭṭāl joue un rôle important dans Ḳaramānī (*infra*, p. 100).

de lacunes indique ʿOmar bin Hubayra comme chef de la flotte, et comme lieutenants sur terre Sulaymān bin Muʿād et un certain Baḫtārī bin al-Ḥasan. La tradition purement arabe semble ne connaître que Maslama et ʿOmar, comme le fait remarquer Wellhausen (et Abū ʿUbayda faut-il ajouter d'après Ibn ʿAbd al-Ḥakam). Il se pourrait qu'ailleurs le nom de Sulaymān ne fût dû qu'à une confusion avec le nom du calife.

Le nom complet de Sulaymān bin Muʿād n'est donné que par Agapius et le Kitab al-ʿUyun: celui de Baḫtārī, s'il doit, comme il est probable, être identifié avec le Baccharos (**Βακχάρος**) de Théophane, qui participe avec Sulaymān aux négociations devant Amorium, n'est donné que par Agapius et Théophane[1]. Il est curieux aussi de trouver dans le Kitab al-ʿUyun le nom d'ʿAbd Allah al-Baṭṭāl, le futur héros d'un roman de chevalerie turc.

Si maintenant on veut porter un jugement sur le rôle des deux protagonistes, Léon et Maslama, le premier apparaît comme bien supérieur à l'autre. Il triomphe, comme le souligne Gelzer, parce qu'il possède d'excellentes troupes anatoliennes et arméniennes[2], mais aussi grâce aux innombrables ressources de son esprit retors. Parlant l'arabe aussi bien que le grec[3], il berne les Arabes d'un bout à l'autre et réussit non seulement à s'emparer du pouvoir, mais encore à défendre victorieusement l'empire et à chasser l'envahisseur. Il porte, semble-t-il, un coup mortel à la puissance arabe qui ne se fera

[1] Agapius, *Patr. Or.*, VIII, p. 525; Théophane, *A.M.*, 6208, p. 386 avant-dernière ligne. Cette identité prouve que Théophane et Agapius ont puisé à la même source (cf. *Der Islam*, III, p. 295, dans le compte rendu fait par Becker de l'édition d'Agapius).

[2] Gelzer, *Pergamon unter Byz. und Osmanen* (*Abhandl der kgl. Berl. Ak. der W.*, Phil. hist. kl., 1903, p. 54). Il ne faut pas oublier non plus que Léon a pour lui le feu grégeois, et en somme, la faiblesse maritime des Arabes dont les navires sont montés par des matelots chrétiens.

[3] *Kitab al-ʿUyūn*, 257 *a f* : وكان فصيحا بالعربية و الرومية.

plus sentir sous les murs mêmes de Constantinople. Les Arabes maudissent à l'envi sa duplicité et sa perfidie, et daubent sur sa basse extraction. Ils nous le représentent comme un félon et un parjure. Mais il s'agit pour lui de défendre le christianisme et l'empire[1], et pour ce noble but, tous les moyens lui sont bons[2], D'ailleurs n'a-t-il pas, comme le montre Théophane, failli être lui-même victime de la ruse des Arabes, qui, devant Amorium, au cours d'un banquet qu'il offrait à leurs chefs, faisaient entourer son camp par trois mille cavaliers, sous prétexte de rechercher un esclave voleur et fugitif[3] ?

En face de lui, Maslama fait vraiment piètre figure. Il se laisse prendre à des ruses qui nous paraissent pourtant aisées à déjouer. Il est peu probable que Léon ait obtenu de Maslama la destruction de ses approvisionnements, et une tradition rapportée par Ibn al-Aṯīr[4] réduit la ruse de Léon au ravitaillement de Constantinople. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il se laisse duper facilement et Léon se rend compte qu'il fait de lui ce qu'il veut[5]. L'auteur du Kitāb al-'Uyūn le juge à sa juste mesure quand il dit que Maslama était un incapable. La bravoure chevaleresque, reconnue dans le même passage et vantée par les Arabes ne compensait pas un tel défaut, aggravé encore par le manque de solides conseillers[6]. Bref, si Masla-

[1] Ṭabari, II, 1315.

[2] *Kitāb al-'Uyūn*, 29, 3 *a f*; cf. *Création et Histoire*, VI, p. 45 : Le roi des Grecs ne prête pas serment d'être fidèle : ملك الروم لا يبايع بالوفاء.

[3] Théophane, *A.M.*, 6208, p. 387, l. 8 *a f*.

[4] V, 12 : وقيل انما خدع اليون مسلمة بان سأله ان يدخل من الطعام الى الروم.

[5] *Kitāb al-'Uyūn*, 28, 12 : انا انال منه ما احبّ ; 27, 6 et suiv. : لو كان مسلمة امرأة ثم شئت ان افعل بها لفعلت وما كان يمتنع علىّ قطّ في شيء اردت منه

[6] P. 27, dernière ligne : وكان مسلمة عاجزا لا رأىَ له في الحرب ولا في اصحابه من له رأىٌ يرجع اليه بل كان شاجعًا. Maslama, dans l'*Aġānī*, 2 éd., VIII, p. 147, 15, est appelé فتى العرب.

ma échoue en vue du port, s'il lui faut, la rage au cœur, abandonner l'entreprise si bien commencée, il le doit autant à sa faiblesse qu'à la supériorité de Léon.

Les souvenirs légendaires laissés par l'expédition de Maslama. La mosquée de Constantinople. — Une expédition aussi importante devait laisser des traces dans la légende.

Ṭabarī nous rapporte un mot que l'on citait et qui contient une allusion à la quantité de vivres que Maslama avait fait emporter à ses cavaliers dans leurs sacoches pour constituer ses approvisionnements de siège : deux mudd par homme. Aussi disait-on d'une femme enceinte : « Elle porte ses deux mudd et les deux mudd de Maslama [1]. »

La tradition musulmane a conservé aussi le nom d'un compagnon de Maslama, ʿAbd Allah bin Ṭayyib, qui aurait été le premier à tirer l'épée contre la porte de Constantinople et à lancer les appels du mueddin dans le pays des Roums. « César voulut le tuer; mais ʿAbd Allah lui dit : « Si tu me tues, « nous détruirons toutes les églises dans le pays d'islām [2]. » Ce trait semble n'être qu'une répétition de l'épisode déjà rapporté au sujet de Yazīd et Abū Ayyūb. De telles représailles sont tout à fait compréhensibles. Les chrétiens devaient en user aussi contre les mosquées de leur territoire. Le calife fāṭimite al-Ḥakim ne s'arrêta dans sa rage de destruction des églises que parce qu'il craignait pour le sort des mosquées en pays chrétiens [3].

Le nom de Maslama est resté attaché à une mosquée qu'il aurait fait construire à Constantinople. Les géographes arabes

[1] Ṭabarī, II, 1315, تحمل مدّيها ومدّى مسلمة.

[2] Ibn Ḳotayba, *Kitab al-Maʿārif*, 275 (cité dans Mordtmann, *Encycl. de l'Islam*, I, p. 890).

[3] Al-Kalānisī, *Tārīḫ*, 58, apud Lammens, *La Syrie*, I, p. 151.

parlent d'une source et d'une mosquée de Maslama à Abydos[1]. Plus nombreux sont les textes relatifs à la mosquée de Constantinople dont un ḥadīṯ prédit la construction à la suite d'une expédition[2].

D'après Mukaddasi[3], qui écrivait en 985, quand Maslama entra à Constantinople, il imposa à l'empereur de faire bâtir une maison destinée à abriter les prisonniers arabes de marque, en face de son palais. C'est ainsi que fut érigé le « dār al-balaṭ » en face du « dār al-mulk » de l'autre côté du maydān (hippodrome). Bien que Mukaddasi ne le dise pas, il est probable que cette maison devait contenir une mosquée ou tout au moins une salle de prières.

Abū'l Maḥāsin[4] signale que sous le règne du calife fāṭimite al-Ḥakim (386-411/996-1020) on faisait dans la mosquée de Constantinople la ḫoṭba fāṭimite. Sous son successeur al-Ẓāhir, après une trêve avec l'empereur, ce dernier rétablit la mosquée, y installa un mueḏḏin et la ḫoṭba y fut prononcée au nom d'al-Ẓāhir, en 418/1027[5].

Elle est plusieurs fois mentionnée à propos de Togrulbeg, le sultan seldjoukide de l'Irāk. En 441/1049 dit Ibn al-Aṯīr,

[1] Source : Ibn Ḫordāḏbeh, *B.G.A.*, VI, 103-104; Mas'ūdī, *Prairies*, II, 317 (là où Maslama s'établit pour assiéger Constantinople et où la flotte musulmane vint le retrouver. Corriger بانحلس en بابدوس). Mosquée : Yakūt, I, 374; Ibn al-Fakīh, 140, 15. — Ibn Ḫordāḏbeh, 106, signale également dans l'église d'Éphèse une plaque commémorative de l'entrée de Maslama dans le pays des Roums.

[2] *Infra*, p. 111, n. 1.

[3] *B.G.A.*, III, 147 (cité dans Mordtmann, *Encycl. de l'Islām*, I, 890). Cf. Yakūt, I, 709 : انّ مسلمة بن عبد الملك لمّا غزا بلد الروم و دخل هذا المصر شرط على كلب الروم بناء دار بازاء قصره في الميدان ينزلها الوجوه و الاشراف اذا اسروا

[4] *Nujūm*, éd. Popper, II, p. 40, *apud* Lammens, *La Syrie*, I, p. 151.

[5] Makrīzī, trad. Casanova, *M. de l'Inst. fr. d'arch. or.*, IV, p. 25, texte, p. 355.

l'empereur Constantin Monomaque (1042-1054) fit rebâtir la mosquée pour exprimer sa reconnaissance à Togrulbeg d'avoir fait relâcher sans rançon le roi des Abḫāz. On y fit la prière et la ḫotba au nom de Togrulbeg. Un autre passage précise qu'il s'agit de la mosquée que fit construire Maslama[1]. D'après Makrīzī[2], le calife fāṭimite Al-Mustanṣir billah envoya en 447/1055 à Constantinople un ambassadeur, qui y trouva un envoyé de Togrulbeg avec une lettre priant le souverain de Constantinople (l'impératrice Théodora 1054-1056) de permettre à l'ambassadeur de faire la prière à la mosquée de Constantinople. Il le lui permit, et la prière et la ḫotba du vendredi y furent faites au nom du calife abbaside al-Ḳā'im billah.

C'est évidemment de la même mosquée qu'il est question dans les négociations de 585/1189 entre Saladin et Isaac l'Ange au sujet de la croisade de l'empereur allemand, et qui sont rapportées par Abu Šāma, le biographe de Saladin. La célébration de la prière du vendredi y fut réglée par un traité. Un ambassadeur du sultan amena avec lui plusieurs mueddin et lecteurs du Coran, un prédicateur et une chaire. La prière et la ḫotba furent faites au nom du calife abbaside par devant un grand nombre de fidèles et de marchands résidants. L'empereur, écrivant au sultan, dont il sollicitait l'appui, lui rappelait qu'il l'avait laissé maître d'établir la prière publique et la ḫotba dans la mosquée de Constantinople[3].

[1] Ibn al-Aṯīr, *op. cit.*, IX, p. 231, et X, p. 11.

[2] Maḳrīzī, Casanova, III, 276 (corriger dans la note Isaac Comnène en Isaac l'Ange). Ibn Hallikān, éd. Būlāḳ, II, 59, parlant des mêmes faits, souligne le désappointement de l'envoyé du calife fāṭimite.

[3] Abū Šāma, *Kitāb al Rauḍatayn* (*Hist. or. des Cr.*, IV, p. 470-471); Cf. Maḳrīzī, *Hist. d'Égypte*, trad. Blochet dans *Revue de l'Orient latin*, IX, 1902, p. 51. Dans ce dernier texte l'édifice est appelé la vieille mosquée, ce qui laisserait entendre qu'il y en avait peut-être une autre à Constantinople à ce moment.

En 660/1212, le sultan Baybars envoya à l'empereur Michel Paléologue, sur sa demande, un patriarche pour les chrétiens melkites, qui fut accompagné par un émir. L'empereur montra à ce dernier la mosquée qu'il avait fait construire à Constantinople. L'émir rapporta cela au sultan qui fit parvenir à la mosquée des nattes, des chandeliers d'or, des rideaux, tapis, etc. [1].

Enfin, en 1453, d'après Ḳaramānī [2], les Turcs pénétrant à Constantinople, s'empressèrent de se rendre à la vieille mosquée, qui avait été construite par Maslama quand il assiégea la ville et que les Infidèles avaient transformée en église.

Les musulmans ne sont pas seuls à posséder cette tradition. Constantin Porphyrogénète [3] (913-959) dit que la mosquée des Sarrasins fut construite sur la demande de Maslama, dans le Praetorium. Cela s'accorde bien avec le texte de Muḳaddasi, car le Praetorium, comme nous le voyons d'après le Livre des Cérémonies [4] servait de lieu de détention pour les prisonniers arabes.

Les historiens grecs et latins savent qu'il en fut question dans le traité conclu entre Saladin et Isaac Ange (1185-1195). Isaac fit reconstruire la mosquée à la demande de Saladin; aussi les Latins considèrent-ils cet empereur comme le fonda-

[1] Quatremère, *Hist. des sultans mamlouks*, I, 1re part., p. 177.

[2] Ḳaramānī. *op. cit.*, IV, p. 9. — Ḥājjī Ḫalfa, *Taḳwīm*, an 97, et Dimiškī, 127, vont jusqu'à attribuer à Maslama l'un l''Arab jāmi' de Galata, l'autre la tour de Galata (Mordtmann, *Encycl. de l'Islām*, I, p. 890); Ḳaramānī, IV, p. 215, lui fait même fonder Galata (*infra*, p. 100, n. 3).

[3] *De administrando imperio*, chap. 21, Migne, *P.G.*, vol. 113, p. 209-210 (cf. *Recueil des hist. gr. des Cr.*, II, p. 560) : Ὁ Μασαλμᾶς ... *οὗτινος καὶ δι' αἰτήσεως ἐκτίσθη τὸ τῶν Σαρακηνῶν μαγίσδιον ἐν τῷ βασιλικῷ πραιτωρίῳ.*

[4] Const. Porph., *Lib. de Cerim.*, II, chap. 15 relatif à la réception des ambassades chargées de négocier le rachat des captifs arabes : ...*καὶ τοῖς ἐν τῷ Πραιτωρίῳ ἐναπομείνασιν δεσμίοις.* Éd. Reiske, Bonn, 1829, I, p. 592, 615 et 767.

teur de la mosquée et le pape Innocent III lui en fait grief[1]. D'après l'historien grec Niketas Choniates, qui la place également dans le Praetorium, elle fut détruite dans une sédition sous Alexis Ange (1195-1203), puis restaurée[2]. Enfin, le même historien en raconte la destruction par une troupe de Pisans et de Vénitiens, quand les Croisés vinrent au secours d'Isaac Ange (1204) : elle fut pillée et incendiée, malgré la défense des Sarrasins qui s'y trouvaient et le secours que leur prêtèrent les Grecs[3] : ce fut par là, dit-il, que commença l'incendie de la ville, et il indique à ce propos l'emplacement de la mosquée[4].

Ainsi nous pouvons suivre l'histoire mouvementée de cette mosquée, car elle paraît avoir été souvent détruite et rebâtie, dans les auteurs grecs et arabes à partir du x^e siècle. Les deux auteurs les plus anciens, Mukaddasi et Constantin Porphyrogénète, sont d'accord pour l'attribuer à Maslama, qui en imposa ou en demanda la construction. Mukaddasi parle d'une maison, le «dār al-balāṭ». Le terme *μιτάτον*, par lequel les Grecs la désignent à l'époque de la quatrième croisade et qui paraît obscur à l'auteur de la note du *Recueil des Historiens des Croisades*[5], car ce mot, issu du latin *metatum*, s'emploie pour un édifice en général (Du Cange : *mansio-domus*) et non pour une mosquée, qui se dit *μαγίσδιον*, devient compréhensible si on le rapproche du texte de l'auteur arabe.

(1) *Rec. des H. gr. des Cr.*, II, p. 560.

(2) Id., *ibid.*, citation extraite de la Vie d'Alexis Ange.

(3) Id., I, p. 367 : *τῷ τῶν ἐξ Ἄγαρ συναγωγίῳ λάθρᾳ ἐπεισπίπτουσιν, ὃ φησι Μιτάτον ἡ δημώδης διάλεκτος.*

(4) Id., I, p. 369 : *Ἤρξατο μὲν οὖν ἡ πρώτη τοῦ πυρὸς ἀφὴ ἀπὸ τοῦ συναγωγίου τῶν Σαρακηνῶν (τὸ δ' ἐστὶ κατὰ τὸ πρὸς θάλασσαν ἐπικλινὲς βόρειον μέρος τῆς πόλεως καὶ τῷ τεμένει ἐγγίζον ὃ ἐπ' ὀνόματι τῆς ἁγίας Εἰρήνης ἵδρυται).* Cette église de Sainte-Irène, attribuée à Marcien, était située sur la mer au *Πέραμα*, c'est-à-dire à l'endroit où l'on traversait la Corne d'Or, sans doute à l'embouchure du golfe (Ebersolt, *Les Égl. de Constantinople*, p. 55, n. 1).

(5) Id., II, p. 560.

La tradition turque renchérit encore sur la tradition arabe. Le chef de l'expédition en question est pour elle 'Omar bin 'Abd al-Azīz. Il fait bâtir deux mosquées à Galata et obtient le droit pour les Musulmans de s'établir dans la ville à des endroits déterminés. A son départ, il laisse Sulaymān bin 'Abd al-Malik comme gouverneur de Galata, avec Maslama comme vizir. Dans un siège postérieur, attribué à Merwān, la construction d'une mosquée est également signalée [1]. La chronologie est évidemment ici tout à fait fantaisiste, 'Omar bin 'Abd al-'Azīz étant le successeur de Sulaymān bin 'Abd al-Malik. Il se peut qu'il y ait encore là la même confusion que nous avons signalée entre 'Omar et Sulaymān, lieutenants de Maslama, et les deux califes. D'autre part, les Turcs ont certainement mêlé des faits de leur propre histoire à celle de l'histoire des Arabes. En effet, le sultan Bayazīd Ier assiégea Constantinople de 1396 à 1400, avec une interruption pendant laquelle il alla combattre l'armée franco-hongroise de Sigismond Ier à Nicopolis. Quand il leva le siège en 1400, il imposa à l'empereur la cession d'un quartier de Constantinople, l'institution d'un ḳāḍī et la construction d'une mosquée [2].

Bref, si l'existence ancienne d'une mosquée à Constantinople paraît établie, rien ne permet d'affirmer qu'elle soit due à Maslama. La construction en fut sans doute accordée de bonne heure par les empereurs pour les besoins des nombreux Musulmans qui séjournaient à Constantinople, captifs, exilés, marchands ou voyageurs, et l'amour-propre musulman se plut à la rattacher à une prétendue victoire de Maslama.

L'entrée de Maslama à Constantinople. — La légende raconte aussi que Maslama entra dans Constantinople. Cette tradition

[1] Evliya Effendi, *Travels*, p. 5 et suiv.
[2] Mordtmann, *Encycl. de l'Islam*, I, 890.

est déjà ancienne, puisque nous la trouvons dans le Pseudo-Denys de Tell-Maḥré[1]. «Maslama, y est-il dit, après avoir reçu la lettre d'ʿOmar bin ʿAbd al-ʿAzīz lui enjoignant de revenir, demanda à Léon de pénétrer dans la ville pour la visiter. Il y entra avec trente cavaliers, y circula trois jours et admira les œuvres royales.» Cette légende est bien plus développée dans Ḳaramānī, qui fait un véritable roman de l'expédition de Maslama[2].

Elle commence pour lui sous le califat d'ʿAbd al-Mālik bin Merwān (65-86/685-705) et continue jusqu'à la fin du règne de Sulaymān. Maslama passe huit mois sur le détroit à préparer la traversée, puis, après une bataille navale de trois jours, il arrive devant «l'île dans laquelle se trouve Constantinople». Là, il fait construire par les habitants des pays qu'il a soumis une ville de deux parasanges sur deux, qu'il appelle Madīnat al-Ḳahr et qui est aujourd'hui Galata[3]. Il y reste sept ans, semant et récoltant, livrant chaque jour des combats où al-Baṭṭāl fait des hécatombes de chrétiens. Léon, fatigué de la lutte, offre un tribut considérable à Maslama. Mais ce dernier ne veut pas se retirer et les combats continuent. Alors Léon demande à Maslama ce qu'il désire. «Je suis fermement résolu à ne pas m'en aller avant d'être entré dans ta ville, dit-il. — Entres-y tout seul, répond Léon, je t'accorde un sauf-conduit. — A la condition, réplique Maslama, qu'al-Baṭṭāl se tienne avec ses compagnons à la porte de la ville, qui restera ouverte.» Il en est ainsi décidé. Maslama recommande à al-Baṭṭāl de

[1] *Op. cit.*, p. 13. Cf. Muḳaddasī (*supra*, p. 26, n. 4) : لا دخل هذا المصر.

[2] *Op. cit.*, p. 214-218. Ḳaramānī indique sa source : le šayḫ al-akbar Muḥyi al-Dīn dans ses *Musāmarāt*. Il s'agit de Muḥyi al-Dīn ibn al-ʿArabī : Muḥāḍarat al-abrār wa Musāmarat al-aḫyār; éd. 1906, II, 223-2 3. Le récit est semblable à celui de Ḳaramānī, sauf, en plus, un passage sur les combats en Asie Mineure et un autre sur le retour de Maslama, à qui ʿOmar reproche de s'être obstiné, par vaine gloire, devant Constantinople.

[3] Même tradition dans Leunclavius, *op. cit.*

l'attendre jusqu'à la prière de l'ʿaṣr. «Si je ne reviens pas, précipite-toi dans la ville avec tous tes cavaliers et tuez tout ce que vous rencontrerez. Moḥammed b. Merwān prendra ma place à votre tête.» Et il part, à cheval, vêtu de blanc, turban en tête, ceint de deux épées et la lance à la main. Il entre par la porte d'Andrinople[1] et s'avance jusqu'à Sainte-Sophie entre une double haie de cavaliers grecs, devant un peuple stupéfait de sa bravoure et de son audace. Léon l'accueille à la porte de l'église et lui baise la main. Maslama pénètre à Sainte-Sophie, à cheval, au milieu d'une vive émotion. Il se dirige vers un grand crucifix richement orné et posé sur un trône d'or, le prend et le place sur l'arçon de sa selle. Devant les protestations des moines, Léon avertit Maslama du mécontentement de la foule. Mais ce dernier jure qu'il ne partira qu'avec la croix. Alors Léon apaise les Grecs en leur promettant une croix semblable et leur rappelant qu'al-Baṭṭāl est prêt à entrer dans la ville avec ses cavaliers si son chef tarde trop. Enfin Maslama sort, précédé de Léon, la croix à la pointe de sa lance. Le temps de la prière de l'ʿaṣr était déjà passé et les Arabes désespéraient de revoir Maslama. Il l'accueillent par un formidable takbīr qui fait trembler la terre.

Après quoi, Léon envoie le tribut promis. Maslama décide alors de partir. Il passe trois mois à préparer ses navires. Enfin ses troupes s'embarquent. Mais Maslama reste encore avec cent cavaliers, s'avance jusqu'à la porte de Constantinople, où Léon vient lui apporter ses hommages, que le chef arabe reçoit avec hauteur. Puis il s'embarque à son tour, passe le détroit et s'en retourne avec ses troupes. A mi-chemin de la Syrie, il reçoit la lettre d'ʿOmar bin ʿAbd al-ʿAziz lui annonçant la mort de Sulaymān bin ʿAbd al-Malik et l'invitant à

[1] من باب ادرنه. Cf. Edirnè Kapū. Sur les deux épées (la sienne et celle d'ʿAbd al-Malik, dit Muḥyi al-din), voir Goldziher, *Zwei Schwerter, Der Islam*, XII, p. 198.

revenir. Parti de Damas avec 80,000 hommes, il en ramène 30,000.

Ce récit est à rapprocher de celui que fait Leunclavius de l'entrée d'Abū Ayyūb à Sainte-Sophie (*supra*, p. 75). Il procède sans doute de sources purement légendaires. Ici s'affirme encore davantage l'idée d'une prise de possession de la ville. Léon se fait humble devant Maslama. En entrant à Sainte-Sophie à cheval, par une sorte de défi à tout un peuple stupéfait, le chef arabe se pose en vainqueur de l'empire et du christianisme, et en maître de Constantinople.

Les Abbasides.

L'expédition d'Hārūn. — Avec Maslama se terminent les entreprises omeyyades contre la capitale même, car les incursions en Asie Mineure continueront[1]. Nous ne retrouvons une expédition atteignant, sinon Constantinople, du moins le Bosphore, que sous le calife abbaside al-Mahdī (158-169/775-785). Elle fut commandée par son fils Hārūn.

Ya'kūbī la signale en 164/781 et dit que c'est à la suite de cette campagne qu'Hārun devint héritier présomptif et reçut le nom d'al-Rašīd[2]. Ṭabarī la place en 165 et raconte qu'après un engagement avec Niketas, comte des comtes, il marcha contre le Domestique à Nicomédie et arriva jusqu'au Bosphore. A ce moment, à Constantinople, Irène, veuve de Léon IV (775-780), que Ṭabarī appelle d'après son titre Augusta, avait la régence au nom de son fils Constantin VI (780-797). Elle fut contrainte à faire la paix et à payer un tribut annuel[3]. Ṭabarī cite ensuite deux vers de Merwān bin Abī Ḥafsa, qui,

[1] Wellhausen, p. 442-445.

[2] Cf. *Kitāb al-'Uyūn*, p. 278-279, qui place l'expédition en 163.

[3] Ṭabarī, III, 503-504. Niketas : قومس القوامسة. Le Domestique ou commandant des frontières : صاحب المسالح. Cf. Ibn al-Aṯīr, VI, 27.

pris à la lettre, laisseraient entendre que la victoire d'Hārūn fut plus importante qu'elle ne l'a été en réalité. « Tu as fait le tour de la Constantinople des Grecs en appuyant ta lance sur elle et ses murs ont été revêtus d'humiliation — Tu n'as pas désiré la prendre et tu t'es contenté de recevoir de ses rois le tribut tandis que bouillaient les marmites de la guerre[1]. »

Pour Théophane, Hārūn s'avança jusqu'à Chrysopolis, sur le Bosphore, tandis que ses lieutenants opéraient en Asie Mineure. Mais sa retraite fut menacée d'être coupée par suite de la prise par les Grecs de Baris[2]. Ce serait même des Arabes que seraient venues les premières propositions de paix. En somme, les deux partis furent forcés de faire la paix[3]. Pour Michel le Syrien, les Arabes tombèrent dans un piège et demandèrent la paix[4]. Néanmoins les Grecs durent payer un tribut.

Les expéditions continuèrent à travers l'Asie Mineure, mais sans plus jamais parvenir au Bosphore, sous Hārūn al-Rašīd devenu calife. L'expédition qui amena la prise d'Héraclée, en 190/806, sous le règne de Nicéphore (802-811), a donné lieu à de nombreuses légendes qu'on trouvera dans Masʿūdī : Hārūn, désespérant de prendre Héraclée, aurait fait construire une ville en face de la place, en attendant qu'elle se rendît de

(1)

أطفْتَ بقسطنطينية الروم مُسْنِدًا   اليها القَنَا حتى اكتسى الذلّ سورُها

وما رُمْتَها حتى اتتْكَ ملوكُها   بجزيتها والحربُ تغلي قدورُها

Le premier vers est également dans Ibn Hordâdbeh, 103. Ils se trouvent tous les deux dans le *Livre de la Création et de l'Histoire*, VI, p. 95, avec le texte : مسندا اليها القنا et العرب تغلى قدورها (pour cette dernière image. cf. *ibid.*, p. 18 : الى ارى فتنة تغلى مراجلها). Corriger la traduction fautive de Brooks, *Engl. hist. Review*, XV, 1900, p. 737 : « thou hurledst no stone against it » pour : ما رمتها.

(2) Théophane, *A. M.*, 6274, p. 456 (Baris = τὴν Βαρὶν, d'après Ramsay, *Hist. geogr. of Asia Minor*, p. 159, à l'embouchure du Granique).

(3) Id., *ibid.* : *Ἐβιάσθησαν ἀμφότερα τὰ μέρη τοῦ ποιῆσαι εἰρήνην.*

(4) *Apud* Brooks, *loc. cit.* Michel, III, p. 2.

guerre lasse; lors du partage du butin, échut à Hārūn la fille d'un patrice, qu'il aima et pour laquelle il fit bâtir une citadelle qu'il appela Héraclée. Masʿūdī rapporte également un long épisode de combat singulier livré par un chevalier nommé al-Jurzi à un Grec[1].

Ces luttes entre Hārūn et les Grecs prennent une grosse importance dans la tradition turque. Evliya Effendi[2] attribue à Hārūn deux sièges de Constantinople. Dans le premier, il se contente de faire la paix à la condition de recevoir autant de sol que pourra en recouvrir une peau de bœuf et, renouvelant la ruse de Didon, il obtient un vaste emplacement sur lequel il construit un véritable château fort[3]. Dans le second, Hārūn, revenu pour venger les musulmans de Constantinople massacrés par les Grecs, fait pendre à Sainte-Sophie l'empereur Yakfur (Nicéphore).

L'expédition d'Hārūn paraît être la dernière expédition arabe contre Constantinople. En résumé, il y en eut cinq, trois sous Muʿāwiya, en 34/655, 48/668 et 54/674, une sous Sulaymān bin ʿAbd al-Malik en 97/715, et une sous al-Mahdī en 165/782. De ces cinq campagnes, deux comportent réellement un siège de Constantinople, celle de Yazīd et Abu Ayyūb en 48 et celle de Maslama en 97. Elles se transforment en sept ou neuf sièges dans la tradition turque, qui confond siège, expé-

[1] Masʿūdī, *Prairies*, II, p. 337 et suiv. Ṭabarī, III, 709 ne donne aucune légende sur le siège même, mais il parle aussi de la jeune Grecque. Cf. *infra* p. 116, n. 1.

[2] *Travels*, p. 5 et suiv.

[3] L'histoire de la peau de bœuf ainsi utilisée par Hārūn se trouve aussi dans Leunclavius (*op. cit.*, p. 54, *Encycl. de l'Islâm*, I, p. 889). Elle a d'ailleurs fait fortune. Karamānī, *op. cit.*, IV, p. 2 et 3, l'attribue à Mahomet II au siège de Constantinople en 1453 et la forteresse ainsi bâtie contribue puissamment à la prise de la ville. Mordtmann (*Encycl. de l'Islâm*, article cité) indique que la source d'Evliya Effendi d'après Rieu (*Catalogue*) est Muḥyi al-Dīn Jemāli. Cf. *infra*, p. 119.

dition et simple raid; on les dédouble, et on fait bon marché de la chronologie[1].

La conquête de Constantinople et les hadīt. — Les expéditions contre Constantinople, si l'on en croit les ḥadīṯ, auraient été annoncées par le Prophète lui-même. Mais personne ne songera sérieusement à établir que Moḥammed a eu en vue la conquête de Constantinople. Les fabricateurs de traditions se sont complu à mettre dans la bouche du Prophète toutes sortes de prédictions sur des événements qu'il ne pouvait avoir prévus, comme par exemple les changements de dynastie. Il était naturel qu'on lui fît prédire les expéditions contre Constantinople et la conquête de la capitale byzantine, et qu'on lui en fît connaître par avance les moindres détails. Les nombreux ḥadīṯ qui parlent de cet événement ne peuvent remonter jusqu'à lui. Ils n'ont été mis en circulation que lorsque Constantinople est devenue un des buts de la politique musulmane, et les plus anciens mêmes doivent être postérieurs aux premières grandes expéditions omeyyades. Ils ont été forgés pour des buts déterminés.

Les uns accusent une préoccupation politique. Ils peuvent avoir été imaginés afin de légitimer les guerres lointaines et de renforcer le zèle des croyants. Tel est le ḥadīṯ de Umm Ḥarām sur les expéditions maritimes, pour lesquelles les Arabes éprouvaient une certaine répugnance. « Les premiers combattants de mon peuple, dit le Prophète, qui feront une expédition en mer s'acquerront des mérites. — Je lui dis alors, poursuivit Umm Ḥarām : « Serai-je parmi eux, Envoyé de Dieu? — Tu y seras, me répondit-il, et il ajouta : Les premiers de mon

[1] Leunclavius : 9; Evliya Effendi : 9. Cf. Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, II, p. 394, et note, p. 517 : 7. La tradition turque est seule à mentionner un siège au cours duquel, en 122/740, serait mort Sayyid Baṭṭāl. Il est bien mort en 122 (Ṭabari, II, 1716), mais non devant Constantinople.

peuple qui attaqueront la ville de César se verront pardonner leurs péchés. — Serai-je parmi eux, Envoyé de Dieu? — Non», me répondit-il [1]. Tel encore celui-ci : «Vous conquerrez certainement Constantinople. Excellents seront l'émir et l'armée qui s'en empareront [2].» De même le curieux ḥadīṯ rapporté par Ibn ʿAbd al-Ḥakam, où il est question à la fois de Rome et de Constantinople : celle-ci tombera la première, le tour de Rome viendra ensuite [3].

De tels ḥadīṯ servaient si bien les buts des conquérants qu'ils les ont utilisés pour encourager leurs troupes. C'est ainsi que Mahomet II, lors du siège de 1453, passant ses soldats en revue avant de donner l'assaut, leur proclamait la parole du Prophète : «Certainement Constantinople sera prise, etc. [4].»

D'autres sont à tendances plus particulièrement dynastiques. Ils visent à attribuer à telle ou telle dynastie la gloire de la conquête. La propagande abbaside se servait du ḥadīṯ suivant : «Il y aura plus de trente califes abbasides. Six d'entre eux porteront un même nom, trois autres porteront un même nom. L'un d'eux conquerra Constantinople [5].» La prédiction ne devait pas se réaliser. Seul parmi les califes abbasides,

(1) Boḫārī, *Les traditions islamiques*, trad. Houdas et Marçais, II, p. 332. Boḫārī, texte, dans le commentaire d'al-Ḳastallānī, VI, p. 230 : اول جيش من امتى يغزون مدينة قيصر مغفور لهم. Cf. Soyūṭī, *Jāmiʿ al-Ṣaġīr*, dans le commentaire d'al-Ḥafnī, I, 353. Les commentateurs disent que Yazīd, fils de Muʿāwiya, est le premier qui ait attaqué Constantinople, et à ce sujet ils discutent la question de savoir si Yazīd, malgré sa qualité d'Omeyyade et la tragédie de Kerbela, doit être compris dans ceux auxquels est accordé le pardon.

(2) Soyūṭī-Ḥafnī, I, p. 250. Cf. *Muntaḫab Kanz al-ʿUmmāl*, Muttaḳī, VI, 12.

(3) Ibn ʿAbd al-Ḥakam, *Futūḥ Miṣr*, ed. Torrey, p. 257. *M. K. al-ʿUmmāl*, VI, 15.

(4) Garcin de Tassy, *Trad. de la relation du siège de 1453 par l'historien turc Saʿd ul-Dīn* (*J. as.*, VIII, 1826, p. 341-342 et note 1 de la page 342).

(5) Ibn ʿAsākir, III, 288. Le personnage qui cite le ḥadīṯ est un missionnaire abbaside.

Hārūn al-Rašīd pourrait passer à la rigueur pour conquérant de Constantinople. C'est sans doute pour flatter le calife omeyyade Sulaymān bin ʿAbd al-Malik qu'on a fabriqué la tradition suivant laquelle Constantinople serait prise par un calife portant le nom d'un prophète. Sulaymān (= Salomon, considéré comme prophète par les musulmans) pensa que la conquête de la ville lui était réservée et il envoya une expédition commandée par son frère Maslama [1]. Il se peut d'ailleurs aussi que ce ḥadīṯ soit né après les faits auxquels il semblerait faire allusion, pour expliquer l'expédition.

Enfin, nous avons toute une série de ḥadīṯ à tendances politico-religieuses. Ce sont ceux où la prise de Constantinople est associée à la venue de la dernière heure et à l'apparition du Dajjal ou Antéchrist musulman. La conquête de la ville est ainsi reculée à la fin des temps.

Peut-être ces traditions ont-elles commencé à être mises en circulation pour faire prendre patience aux conquérants, déçus d'être toujours arrêtés devant les murs de Constantinople et de voir la puissance byzantine continuer à se maintenir en face de la puissance musulmane. Il s'agissait de faire prendre patience aux musulmans [2]. Nous trouvons un indice de cette préoccupation dans le ḥadīṯ suivant : « Si le monde n'avait plus qu'un jour à vivre, Dieu le prolongerait pour permettre à un homme de ma famille de soumettre les montagnes du Daylam et Constantinople [3]. » Cela signifie que ces deux centres de résistance tomberont certainement, mais qu'il faudra peut-être attendre longtemps.

[1] *Kitāb al-ʿUyūn*, *op. cit.*, p. 24 (*supra*, p. 84, n. 2).

[2] Lammens, *M.F.O.B.*, III, 1, p. 308.

[3] Soyūṭī-Ḥafnī, II, p. 267 : لو لم يبق من الدنيا الّا يوم لطوله الله حتى يملك رجل من اهل بيتى جبل الديلم و القسطنطينية. Le commentateur indique que رجل من اهل بيتى désigne le Mahdī. On pourrait aussi songer à Hārūn al-Rašīd, qui reçut la soumission du Daylam (Ṭabarī, III, 705).

M. Casanova [1] montre que les ḥadīṯ, à l'origine, associaient à la venue de l'heure, non la prise de Constantinople, mais celle de Médine, considérée comme le but à atteindre par les premiers croyants. C'est plus tard seulement, quand l'idéal des musulmans fut Constantinople, qu'on substitua dans les ḥadīṯ ce nom à celui de Médine. De toute façon, il est évident qu'il a été postérieurement associé à la venue de l'heure, car dans la pensée de Moḥammed la capitale byzantine n'avait rien à voir avec l'heure.

Nombreux sont les ḥadīṯ de ce genre [2]. La prise de la ville sera précédée de l'apparition de la Malḥama et suivie de celle du Dajjāl [3]. Le tout se produira en sept mois [4], ou bien il s'écoulera sept ans entre la prise de Constantinople et l'apparition du Dajjāl [5]. C'est au moment où les musulmans seront en train de se partager les dépouilles que retentira le cri : le Dajjal est chez vous. Alors ils laisseront tout ce qu'ils ont dans les mains et reviendront combattre le Dajjāl [6].

Ces ḥadīṯ apocalyptiques sont par eux-mêmes obscurs. Ils le sont encore plus quand ils ajoutent aux données vagues sur la Malḥama et le Dajjāl des indications plus précises sur les signes précurseurs de l'heure. C'est là que l'imagination des

(1) *Moḥammed et la fin du monde*, p. 46 et suiv.

(2) Tirmiḏi, *Saḥiḥ*, II, 37 (*apud* Lammens, *op. cit.*, p. 308, n. 2); *Création et Histoire*, IV, p. 98; Maḳrizi-Casanova, III, p. 271 (texte I, p. 334).

(3) Maḳrizi-Casanova, *ibid.*

(4) Ṣoyūṭī-Ḥafnī, II, 372; *M. K. al-Ummāl*, VI, 52.

(5) *Créat. et Hist.*, II, 165; *M. K. al-'Ummāl*, VI, 51.

(6) *Créat. et Hist.*, II, 165; Moslim, *Ṣaḥiḥ* (*apud* Ḳastallānī, *Comm. de Boḥārī*, avec en marge le *Ṣaḥiḥ* de Moslim et le commentaire de Nawawī, XII, p. 330 : فيتركون كل شيء و يرجعون. *M. K. al-'Ummāl*, VI, 20 et 21 : لا تقوم الساعة حتى تفتح مدينة قيصر او هرقل و يؤذن فيها المؤذنون ويقتسم الاموال فيها بالاترسة فيقبلون باكثر اموال الارض فيلقاهم الصريخ ان الدجال قد خلفكم في اهليكم فيلقون ما معهم و يخرجون فيقاتلونه

fabricateurs de traditions s'est donné libre cours. Ils ont accueilli de nombreux détails provenant de sources très diverses.

Les uns peuvent être très anciens et provenir de sources judéo-chrétiennes comme la plupart des ḥadīṯ sur la dernière heure, les fitan et les malāḥim[1].

Ainsi la conquête de Constantinople est associée à «la splendeur de Jérusalem»[2]. Cela fait penser à la Jérusalem nouvelle dont parle l'Apocalypse. On y voit également la destruction de Yaṯreb, parce qu'un ḥadīṯ d'autre part dit que Médine sera le dernier pays de l'islām à être détruit[3]. Ailleurs, la prise de Constantinople est attribuée à 70,000 fils d'Isaac : «Avez-vous entendu parler d'une ville dont un côté donne sur la terre et l'autre sur la mer? — Oui! Envoyé de Dieu! — La dernière heure ne viendra pas sans que 70,000 fils d'Isaac ne l'attaquent. Quand ils l'assiégeront, ils ne combattront pas avec leurs armes et ne lanceront pas de traits. Ils diront : «Il n'y a de Dieu que Dieu, et Dieu est grand (le tahlīl et le «takbīr), et l'un des côtés de la ville tombera. Au troisième «cri, ils entreront dans la ville[4].» Les commentateurs pensent

[1] Cf. Casanova, *Moḥammed et la fin du monde*, chapitre cité.

[2] Soyūṭī-Ḥafni, II, p. 126 : عمران بيت المقدس خراب يثرب وخراب يثرب خروج الملحمة وخروج الملحمة فتح القسطنطينية وفتح القسطنطينية خروج الدجال Même ḥadīṯ : *M. K. al-'Ummāl*, VI, 43, et Ibn Ḥanbal, V, 232; Abū Dāwud, II, 136.

[3] Soyūṭī-Ḥafni, I, p. 98.

[4] Moslim, *op. cit.*, XII, p. 330. C'est un ḥadīṯ que citent les historiens turcs en même temps que «certainement Constantinople sera prise, etc.» : Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, II, 394; Evliya Effendi, *Travels*, I, 5. Là il s'agit de trois côtés de la ville. Voici le texte de Moslim : سمعتم بمدينة جانب منها في البر وجانب منها في البحر قالوا نعم يا رسول الله قال لا تقوم الساعة حتى تغزوها سبعون الفا من بنى اسحق فاذا جاءوها نزلوا فلم يقاتلوا بسلاح ولم يرموا بسهم قالوا لا اله الا الله والله اكبر فيسقط احد جانبيها ..... ثم يقولوا الثانية لا

qu'il s'agit évidemment de Constantinople. Peut-être n'est-ce qu'une adaptation arabe de la légende biblique de la prise de Jéricho. L'expression « fils d'Isaac » n'embarrasse pas le commentateur Nawawī. C'est la même chose pour lui que les fils d'Ismaël et cela désigne les Arabes. Les commentaires de ces ḥadīṯ sont parfois très ingénieux[1].

D'autres peuvent provenir de l'histoire même des luttes arabo-byzantines ou des traditions qu'elles ont fait naître. Certains épisodes, réels ou légendaires, ont pu frapper les esprits au point qu'on s'est plu à penser qu'il s'en produirait de semblables à la fin des temps.

Il est fait allusion ainsi à une paix ou trêve que les musulmans concluront avec les chrétiens et après laquelle ils seront trahis par eux[2]; ils combattront un ennemi commun derrière Constantinople[3]. Un ḥadīṯ parle de trois expéditions distin-

اله الا الله والله اكبر فيسقط جانبيها الاخر ثم يقولوا الثالثة لا etc. فتعرج لهم فيدخلوها. Sur l'interprétation turque, voir *Der Islam*, XIII, 163.

[1] Voici comment al-Ḥafnī commente : فتح القسطنطينية et عمران بيت المقدس : عمران بيت المقدس اى باستلاء الكفار عليه بعد خراب وكثرة عمارتهم فيه ..... علامة على فتح القسطنطينية فانها تملكها الكفار فاذا فتحها المسلمون كان علامة على خروج الدجال (II, 126); فتح القسطنطينية اى بعد ان تملك آخر الزمان فانه يضعف السلطان ويملكها الافرنج آخر الزمان بنزولهم في البحر ويكون السلطان بمحل اخر ثم يفتحها وزراء المهدى ويرجعون السلطان بها ويكون من وزراء المهدى (II, 372) : al-Ḥafnī est moderne.

[2] *M. K. al-'Ummāl*, V, 406 : ست خصال كائنة فيكم قبض نبيكم وفيض المال حتى يصير الى احدكم الف دينار فيظل ساخطا وفتنة تكون في بيت كل امرئ منكم وموت كقعاص الغنم وهدنة تكون بينكم و بين بنى الاصفر يجمعون لكم حمل المرأة ويكونون اولى بالغدر منكم وفتح القسطنطينية

[3] *Ibid.*, V, 11 : ستصالحون الروم صلحا آمنا فتغزون انتم وهم عدوا من ورائهم فتسلمون وتغنمون ثم تنزلون بمرج ذى تلول فيقوم رجل من الروم فيرفع الصليب فيقول غلب الصليب فيقوم اليه رجل من المسلمين فيقتله فيغدر القوم وتكون

guées chacune par des faits précis : « Vous ferez contre Constantinople trois expéditions. Dans la première vous éprouverez un désastre; dans la seconde vous conclurez avec les ennemis une paix stipulant que vous construirez dans leur ville une mosquée : vous combattrez, vous et eux, un ennemi derrière Constantinople, puis vous reviendrez à Constantinople; dans la troisième, Dieu vous rendra victorieux par le simple effet du takbīr : un tiers de la ville sera détruit, le second tiers incendié par Dieu, et vous vous partagerez le troisième comme on mesure les grains [1].

Les Byzantins rompirent le traité de paix qu'ils avaient conclu avec les Arabes au temps de Muʿāwiya ou Yazīd et qu'ʿAbd al-Malik bin Merwān avait renouvelé [2]; de même ils rompirent celui qui avait été signé entre Hārūn et Irène [3]. La mosquée rappelle la légende de Maslama. L'ennemi derrière Constantinople pourrait bien être le Bulgare, le terrible adversaire des empereurs byzantins, avec qui Maslama eut maille à partir [4].

Un autre ḥadīṯ dit que la conquête de Constantinople sera précédée d'une descente des Roums à Dābiḳ ou à al-Aʿmāḳ et d'un combat que leur livrera une armée venue de Médine [5].

Dabiḳ et al-Aʿmaḳ étaient les lieux de rassemblement des armées musulmanes lors des grandes expéditions omeyyades :

الملاحم فيجمعون لكم فياتونكم في ثمانين غاية مع كل غاية عشرة الاف; Abū Dāwud, II, 136.

(1) *Ibid.*, VI, 21 : انكم ستغزون القسطنطينية ثلاث غزوات الاولى يصيبكم بلاء والثانية يكون بينكم وبينهم صلح حتى تبنوا في مدينتهم مسجدا وتغزون انتم وهم عدوا وراء القسطنطينية ثم ترجعون الى القسطنطينية واما الثالثة فيفتحها الله عليكم بالتكبير فيخرب ثلثها ويحرق ثلثها وتقتسمون الثلث الباقي كيلا

(2) Wellhausen, *op. cit.*, p. 425, 428 et 431.

(3) Ṭabari, III, A, 168.

(4) Voir *supra*, p. 94 et suiv., pour la mosquée; p. 90, pour les Bulgares.

(5) Moslim, *op. cit.*, XII, p. 309. *M. K. al-ʿUmmal*, VI, 9 et 10.

ces localités étaient situées dans la région d'Alep[1]. Il est peut-être fait allusion ici, soit aux campagnes de Nicéphore Phocas en Cilicie et Syrie qui aboutirent à une première prise d'Alep en 351/963, et à une seconde en 359/969 à la suite de laquelle l'émir d'Alep fut un certain temps vassal de Byzance[2], soit aux expéditions des croisés. Un autre ḥadīt décrit longuement les combats que se livreront les Roums et les Musulmans avant qu'apparaisse le Dajjal[3]. C'est sans doute encore une allusion à un épisode quelconque des guerres arabo-byzantines.

Il est peut-être vain, en somme, de vouloir chercher dans les ḥadīt de ce genre des allusions à des événements historiques précis. Issus des profondeurs obscures des traditions judéo-chrétiennes plus ou moins bien comprises par les Arabes, ils confinent à la pure légende. Le voile de merveilleux dont les Arabes enveloppaient la grande cité quasi-fabuleuse n'a sans doute pas été étranger à l'introduction de son nom dans ces ḥadīt à caractère un peu mystérieux, et a contribué à y faire accueillir les inventions les plus extraordinaires sur les événements qui devaient accompagner sa chute.

Dans leur ensemble, les ḥadīt relatifs aux expéditions contre Constantinople et à sa conquête ont d'une part abouti à faire apparaître la prise de la ville comme inéluctable, et d'autre part contribué à créer autour d'elle une légende complexe.

Les expéditions contre Constantinople dans les romans de chevalerie. — À côté des traditions mi-historiques, mi-romanesques que nous avons étudiées (combats de Yazīd devant la porte de Constantinople, mort d'Abū Ayyub, mosquée de

[1] Pour Dābiḳ, cf. *supra*, p. 84, n. 4; pour al-A'māḳ, Yaḳūt, I, 316.
[2] Voir Freytag, *Z. D. M. G.*, XI, 1857, p. 177 et suiv.
[3] Moslim, *op. cit.*, XII, p. 312.

Maslama, entrée de ce dernier dans la ville), à côté de ce qu'on pourrait appeler la légende des ḥadiṯ, nous avons dans les romans de chevalerie la légende héroïque ou épique.

Le thème de l'expédition contre Constantinople et d'une façon générale de la lutte des Musulmans contre les Byzantins infidèles pouvait fournir matière à nombre de développements épiques. Il est donc naturel qu'on puisse les retrouver dans les romans de chevalerie et les contes héroïques de la geste musulmane. Sans doute, ceux-ci ont-ils été inspirés avant tout par le grand mouvement des croisades. Les romans historiques, mis sous le nom de Wāḳidī, que nous possédons sur les conquêtes de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Égypte et du Magreb ont été composés assez tardivement, à l'époque des croisades, «pour raviver l'esprit guerrier des musulmans en leur rappelant l'époque brillante des conquêtes»[1]. Il en est de même pour les romans de chevalerie proprement dits. Mais il a dû exister de bonne heure des récits oraux relatifs aux exploits des preux musulmans dont on s'est souvenu à l'époque où ont été composés les contes héroïques.

Un bref examen du contenu des romans de chevalerie permettra d'y découvrir à côté du souvenir plus récent des luttes contre les Francs, l'écho lointain des campagnes où s'illustrèrent les Omeyyades.

Dans les *Mille et une Nuits*, où l'on voit également le souvenir des premières expéditions contre le Magreb (récits ayant trait à la ville de cuivre)[2], nous trouvons le conte d'ʿOmar al Noʿmān et de ses fils Šarrkān et Ḏū'lmakān[3], où le thème principal est une expédition contre Constantinople. Le roi ʿOmar al-Noʿmān, ayant été assassiné dans son palais par une vieille femme chrétienne, à la suite des intrigues ourdies

[1] Huart, *Littérature arabe*, p. 175.

[2] *Cent et une nuits*, trad. Gaudefroy-Demombynes, p. 128, note.

[3] *Mille et une nuits*, éd. du Caire, nuits 44 à 107 et 137 à 146.

contre lui par le roi de Constantinople Afrīdūn et le roi de Césarée Ḥardūb, ses fils Šarrkān et Ḍū'lmakān entreprennent pour venger la mort de leur père, une expédition contre Constantinople. Ils s'avancent à travers l'Asie Mineure, chassant devant eux les populations qui se réfugient dans la capitale. Sur un certain point de la côte d'Asie Mineure, ils engagent un combat avec les Byzantins venus par terre et par mer. Après plusieurs jours de lutte, les Grecs, dont ils font un grand carnage, sont rejetés à la mer. La plupart de leurs vaisseaux sont pris; vingt seulement s'échappent et rentrent à Constantinople où ils apportent la nouvelle du désastre, et sèment la désolation (nuits 89 à 93 de l'édition du Caire).

Cet épisode pourrait être un vague souvenir des batailles que se livrèrent si souvent Grecs et Arabes sur la côte de Lycie, importante à cause de ses cyprès dont le bois servait aux navires, et dont la plus connue est celle de Ḍāt al-Ṣawārī[1]. Les Grecs y subirent une retentissante défaite. La tradition rapportée par Leunclavius dit qu'il y eut un combat sur terre; dans le même auteur, il est question d'une bataille navale et terrestre qui aurait eu lieu entre Maslama, battant en retraite et les Grecs lancés à sa poursuite; le combat aurait duré trois jours; finalement, Grecs et Francs auraient été jetés à la mer, comme dans notre conte[2].

Les troupes de Šarrkān et Ḍu'lmakān arrivent ensuite devant Constantinople. Le roi de Césarée est tué en combat singulier par Šarrkān; mais ce dernier, dans une seconde rencontre est blessé traîtreusement par Afrīdūn et meurt dans sa

[1] Cf. *supra*, p. 63.

[2] Leunclavius, *op. cit.*, p. 37 et suiv.; cf. *supra*, p. 66, n. 4. Cette seconde bataille semble être dérivée de la tradition de Ḍāt al-Ṣawārī. Dans Agapius de Manbij (en 54, *supra*, p. 79), nous avons également vu un combat en Lycie, mais là les Arabes furent vaincus et durent se rembarquer.

tente, victime d'une ruse de Ḏāt al-Dawāhī déguisée en ascète musulman. Ḏū'lmakān assiège Constantinople, mais sans succès, et au bout de quelque temps, il lève le siège. A la fin du conte, le fils de Ḏū'lmakān, Kānmākān, venge la mort de son oncle et de son grand-père sur la personne de Ḏāt al-Dawāhī; d'après une autre version [1], il s'empara aussi d'Afrīdūn, mais lui laisse la vie sauve et se contente d'exiger de lui la jizya [2].

Ailleurs, nous trouvons le nom même des grands combattants de l'époque omeyyade. Un conte des *Cent et une Nuits* a pour héros le calife Sulaymān bin ʿAbd al-Malik [3]. Il est vrai que l'action se passe au Magreb, mais Sulaymān a pu aussi être choisi comme personnage principal d'un conte héroïque en raison de l'expédition qu'il envoya contre Constantinople. Un autre conte met en scène Maslama, général et frère du même calife. Nous le voyons pénétrer de vive force dans un couvent et en ramener Maria, fille du roi des Roums; il la rend ensuite d'une façon très chevaleresque à son fiancé qui vient la rechercher, l'épée à la main [4].

Le thème de l'entrée dans un couvent est fréquent dans les romans de chevalerie et nous le trouvons deux fois dans ʿOmar al-Noʿmān [5]. Il se pourrait qu'il y eût aussi là un souvenir de la générosité attribuée à Hārun al-Rašid après la prise d'Héraclée [6]. L'empereur Nicéphore lui envoya une lettre pour lui demander de lui remettre une esclave qui faisait partie des

(1) Ms. de la Bibl. Nat., fonds arabe, n° 4679, nuits 956 à 1001.

(2) Dans ce conte, il est question également des Francs, alliés ou vassaux des Roums, ce qui est un souvenir des croisades, mais ce sont les Byzantins qui jouent le principal rôle et cela nous reporte à une époque antérieure aux Croisades.

(3) *Op. cit.*, conte de Sulaymān bin ʿAbd al-Malik, p. 128 et suiv.

(4) *Cent et une nuits*, conte de Maslama, p. 278 et suiv.

(5) Épisode de Šarrkān et Abriza, nuits 46 et suiv., et le raid contre un couvent, nuits 96 et suiv.

(6) A moins que ce ne soit la légende de Maslama qui ait inspiré celle d'Hārun al-Rašid. Pour le siège d'Héraclée voir *supra*, p. 103.

captives faites à Héraclée, et qui était destinée à son fils. Hārūn la lui renvoya avec des cadeaux [1].

Les noms de Maslama et de Sulaymān montrent qu'il a dû exister autour de certains princes omeyyades, un cycle de légendes héroïques.

Le roman turc d'al-Baṭṭāl et celui de Delhemma nous fournissent également des échos des grandes expéditions contre Constantinople.

Al-Baṭṭāl est signalé par le Kitāb al-ʿUyūn comme le chef de la garde de Maslama lors de l'expédition de ce dernier en 97; dans le récit de Ḳaramānī, c'est lui qui se tient à la porte de Constantinople, prêt à entrer si Maslama ne revient pas de sa visite dans la ville [2]. Il est le héros d'expéditions postérieures sous le calife Hišām [3]. La tradition turque le fait mourir en 122/740 devant Constantinople [4].

Nous ne possédons aucun roman arabe de ce nom. Mais il a dû en exister un, qui était connu en Égypte au VIe siècle de l'hégire [5] et était assez célèbre pour que le sultan Baybārs pût être comparé à son héros [6]. Dans le roman turc [7], les événements auxquels prend part al-Baṭṭāl sont placés à une époque

[1] Cette histoire, avec le texte de la lettre de Nicéphore, se trouve dans Ṭabarī, III, 709, cf. Brooks, *Engl. hist. Review*, XV, 1900, p. 746.

[2] Dans le conte de Sulaymān bin ʿAbd al-Malik des *Cent et une nuits*, al-Baṭṭal joue également un rôle. Il est l'ambassadeur de Sulaymān auprès d'un roi mystérieux du Magreb, auquel il demande sa fille en mariage pour son maître.

[3] Ṭabarī, II, 1559, 1560, 1561, 1716; *K. al-ʿUyūn*, p. 90, 91, 100.

[4] Cf. *supra*, p. 105, n. 1.

[5] Macdonald, *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1924, p. 381. Cf. art. al-Baṭṭāl dans *Encyclopédie de l'Islam*, I, p. 698.

[6] Ḳalḳašandi, *Ṣubḥ al-Aʿša*, éd. du Caire, 1328; IV, p. 140, l. 9 (lettre sur la prise de Césarée).

[7] Nous empruntons le résumé qui suit à Fleischer, *Kleinere Schriften*, III, p. 226 et suiv. (*Berichte über die Verhandl. der Kgl. Sächs. Ges. der W.*, 1848, vol. 2, p. 35 et suiv.).

postérieure, sous le règne des califes abbasides Muʿtasim[1] et Watik billah (218-232 = 833-847). Il n'en est pas moins vrai qu'ʿal-Baṭṭal est d'abord un héros de l'époque omeyyade. Il combat contre plusieurs empereurs successifs qu'il tue, fait prisonniers ou convertit : Héraclius, Constantin, Asator; Tekfur et Kanatus (souvenir de Nicéphore I^er^ ou de Nicéphore Phocas et de Constantin Pogonat?) sont représentés comme musulmans. Le dernier se révoite et c'est en luttant contre lui qu'al-Baṭṭal meurt, de façon accidentelle. Les combats ont lieu, non devant Constantinople, mais devant Mélitène, patrie d'al-Baṭṭāl, contre laquelle les Grecs envoient sans relâche leurs armées. Notre héros entre toutefois à plusieurs reprises à Constantinople, par ruse sous un déguisement, ou sur le dos d'un génie, par la voie des airs.

Le roman de Delhemma est apparenté à celui d'al Baṭṭāl[2]. D'ailleurs ce dernier y joue un rôle. Mais le héros principal est ʿAbd al-Wahhāb[3], fils de la guerrière Delhemma : ses exploits occupent la dernière partie du roman. Or ce personnage est encore un héros de l'époque omeyyade, compagnon d'al-Baṭṭal. Le calife Waṯik (cf. *supra*) s'empare de Constantinople. Il veut y laisser comme gouverneur ʿAbd al-Wahhāb, comme ʿOmar bin ʿAbd al-ʿAziz laisse Sulayman bin ʿAbd al-Malik pour gouverner Galata, avec Maslama pour vizir, dans une tradition que nous avons signalée[4]. Mais le héros préfère

[1] Pour les expéditions de Mu'tasim contre les Byzantins, voir Ṭabarī, III, p. 1234 et suiv.

[2] Dans le catalogue d'Ahlwardt (*Verz. der arab. Handschriften der Kgl. Bibl. zu Berlin*, 8^er^ Band, p. 107 et suiv., t. XX de la collection complète) le roman porte le titre : ذو الهمة والبطال. Nous empruntons notre résumé à Ahlwardt.

[3] 'Abd al-Wahhāb bin Buht, compagnon d'armes d'al-Baṭṭāl, Ṭabarī, II, 1559; *Kitab al-Uyūm*, 90. Dans le roman d'al-Baṭṭāl, 'Abdulwahhab est le porte-étendard du Prophète, dont Moḥammed prolonge l'existence, spécialement pour en faire le compagnon d'al-Baṭṭāl.

[4] P. 99.

y mettre son fils Ẓālim. Le calife, au bout d'un an envoie au gouverneur l'ordre de bâtir une grande mosquée à Constantinople avec le produit du tribut, et cela nous rappelle la mosquée de Maslama et celle dont la construction est prédite dans un ḥadīṯ[1]. Grâce à l'aide d'un génie, la mosquée est immédiatement achevée. Le même génie transporte le calife à Constantinople pour inaugurer la mosquée, et le ramène à Bagdad. Après la mort du calife, les Grecs reconquièrent les pays musulmans, jusqu'à l'arrivée au pouvoir de la dynastie tcherkesse qui reprend l'avantage.

Dans la première partie du roman, non résumée par Ahlwardt, sont racontées les aventures d'al-Ṣaḥṣāḥ, fils de Jundaba et aïeul de Delhemma. Il est le héros d'une expédition contre Constantinople, qui n'est autre que celle de Maslama, et dont le récit occupe les sections trois, quatre et cinq de ce long roman[2].

Le calife ʿAbd al-Malik envoie contre Constantinople et l'empereur Léon, une armée commandée par Maslama et al-Ṣaḥṣaḥ, dans laquelle se trouve également al-Baṭṭāl. Après un combat sur les bords de l'Euphrate, elle arrive au détroit, ayant soumis tout le territoire de l'Asie Mineure. Maslama fait construire une flotte par le roi de Ḳōnya. Mais à peine les Musulmans sont-ils en possession de leurs vaisseaux, qu'ils sont attaqués sur terre et sur mer, voient leurs vaisseaux brûlés par le feu grégeois et sont poursuivis par les Grecs débarqués. Ils sont sauvés grâce à la valeur d'al-Ṣaḥṣāḥ. Les jours suivants, les combats continuent et les Grecs sont mis en déroute,

[1] *Supra*, p. 94 et 111.

[2] *Sirat al-Amira Ḏat al-Hemma* (Le Caire, 1909, 70 sections en 7 volumes), I, 3, 58 à I, 5, 43. De nombreux épisodes et détails, identiques à ceux d''Omar al-No'mān, mais plus complets, donnent à penser que ce dernier roman ne serait qu'une adaptation maladroite et écourtée du début de Delhemma, d'où aurait disparu le nom des Omeyyades.

et leur flotte, tombant aux mains des Musulmans, va servir à ceux-ci pour le passage du détroit. Bientôt Constantinople est assiégée; une armée et une flotte franques de secours sont dispersées. Mais le siège traîne en longueur. Alors Maslama fait construire une ville en face de Constantinople[1], et les Arabes y vivent tranquillement de l'agriculture et du commerce, attendant la capitulation. Ils anéantissent l'armée de la reine des Géorgiens, venue à l'aide de Léon. Alors, la famine se faisant sentir, Léon vient en personne offrir à Maslama une grosse somme pour qu'il se retire. Ce dernier pose comme conditions qu'il fera bâtir une mosquée à Constantinople et qu'il entrera à cheval à Sainte-Sophie. Léon accepte. On ne lui a demandé pour la mosquée qu'un emplacement de la dimension d'une peau de chameau. Mais al-Ṣaḫṣāḫ la fait découper en lanières et obtient un vaste terrain[2]. La mosquée construite, les Musulmans entrent dans la ville, font la prière et la ḫoṭba dans la mosquée et se rendent ensuite à Sainte-Sophie, qu'ils souillent des excréments de leurs chevaux. Puis ils chargent leur butin sur leurs vaisseaux et, protégés par Ṣaḫṣāḫ resté en arrière-garde, ils partent. Arrivés sur la rive asiatique, ils vendent les navires, achètent des chameaux et des mulets et rentrent en Syrie.

Ce récit se rapproche surtout de ceux de Ḳaramānī et de Muḥyi al-Din, sa source. Comme on pouvait s'y attendre, la désastreuse expédition s'est transformée en un triomphe.

Le rapide examen de ces romans de chevalerie[3] sur

[1] Cette construction a peut-être un fondement historique dans le fait que Maslama édifia des baraquements (*Kitāb al-'Uyūn*).

[2] De nouveau la légende de Didon (*supra*). Voir d'autres exemples dans Mordtmann, *Der Islām*, XII, p. 194 et suiv.; cf. p. 197 et 257; XIII, p. 104-105; XV, p. 160.

[3] Il est aussi question de Constantinople dans le roman de Baybārs. Ahlwardt, *op. cit.*, p. 127, 1re col. *in fine*, : خراب القسطنطينية ; p. 130, 2e col., l. 9 a : هدم القسطنطينية.

lesquels nous nous proposons de revenir, montre donc qu'ils ont quelque rapport avec les expéditions contre Constantinople et les guerres que soutinrent les califes omeyyades et abbasides contre les empereurs byzantins. Nous voyons d'abord que certains héros de ces romans sont précisément ceux des grandes luttes arabo-byzantines : Sulaymān bin ʿAbd al-Malik et Maslama bin ʿAbd al Malik (*Cent et une Nuits*)[1]; al-Baṭṭāl et ʿAbd al-Wahhāb (Sayyīd Baṭṭāl et Delhemma). Nous y trouvons ensuite le thème de l'expédition contre Constantinople ou de la prise de la ville (ʿOmar al-Noʿmān et Delhemma). Nous y découvrons enfin des épisodes rappelant des faits historiques de cette époque ou dérivés des traditions qui s'y rattachent (la défaite grecque sur la côte d'Asie Mineure dans ʿOmar al-Noʿmān, la construction d'une mosquée à Constantinople dans Delhemma, l'épisode de la jeune captive d'Hārun dans le conte de Maslama).

Il est évident que la riche floraison des romans de chevalerie a été surtout déterminée par les luttes entre musulmans et croisés et qu'on y trouverait facilement beaucoup plus de souvenirs de cette époque que de celle, plus lointaine, des premières guerres arabo-byzantines. De même, dans la *Chanson de Roland*, il y a, d'après une théorie récente[2], beaucoup plus de souvenirs des croisades d'Espagne et de Terre Sainte que de la légende même de Charlemagne. Les légendes comme celles d'al Baṭṭāl, d'Abd al-Wahhāb, d'Omar al-Noʿmān, doivent être bien antérieures à l'époque où ont été composés les romans de chevalerie arabes, de même que la légende de Roland et de Charlemagne est bien antérieure à l'époque où fut composée la *Chanson de Roland*. Elles vivaient encore au moment des croisades qui leur ont donné un nouvel essor, et

[1] Et Delhemma.

[2] Boissonnade, *Du nouveau sur la chanson de Roland*, Paris, 1923, Champion, p. 2 et 3.

les romans de chevalerie y ont pris des noms, des thèmes, des épisodes, mais les ont transformés en leur faisant subir des modifications de toute sorte inspirées par le souvenir d'événements plus récents. Ainsi les expéditions contre Constantinople auxquelles remontent les légendes en question, n'ont pas été sans influence sur la composition des romans de chevalerie de la geste musulmane, et il serait intéressant d'y déterminer la part respective des apports d'époques différentes : la période anté-islamique, la période des grandes conquêtes, et enfin celle des croisades.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME CCVIII.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

Pages.

COMPTES RENDUS.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Le gérant :

Gabriel FERRAND.

JOURNAL ASIATIQUE

RECUEIL DE MÉMOIRES

ET DE NOTICES

RELATIFS AUX ÉTUDES ORIENTALES

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

TOME CCVIII



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

RUE JACOB, N° 13 (VI^e^)

MDCCCCXXVI